



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

**Elévations sur la Sainte Vierge épouse du Saint Esprit**

**Auteur :Maréchaux, Bernard, 1849-1927**

**Date :1909**

**Cote : SJ A 153/28**

**Permalien : [http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML\\_00GOO0100137001104799130](http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104799130)**

ÉLÉVATIONS  
sur la  
**SAINTE VIERGE**

ÉPOUSE DU SAINT-ESPRIT

par

**Le Révérendissime Père D. BERNARD MARÉCHAUX**  
Abbé de Sainte-Françoise-Romaine

*Avec Lettre de Mgr Dom Laurent JANSSENS, O. S. B.*  
Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Religieux



PARIS

**Gabriel BEAUCHESNE & C<sup>ie</sup>.** Editeurs

ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET

*Rue de Rennes, 117*

—  
1909

Tous droits réservés.

DÉPÔT A LYON · 3, Avenue de l'Archevêché



A 153 / 28

BIBLIOTHÈQUE

"Les Fontaines"

S J

60 - CHANTILLY

# ÉLEVATIONS

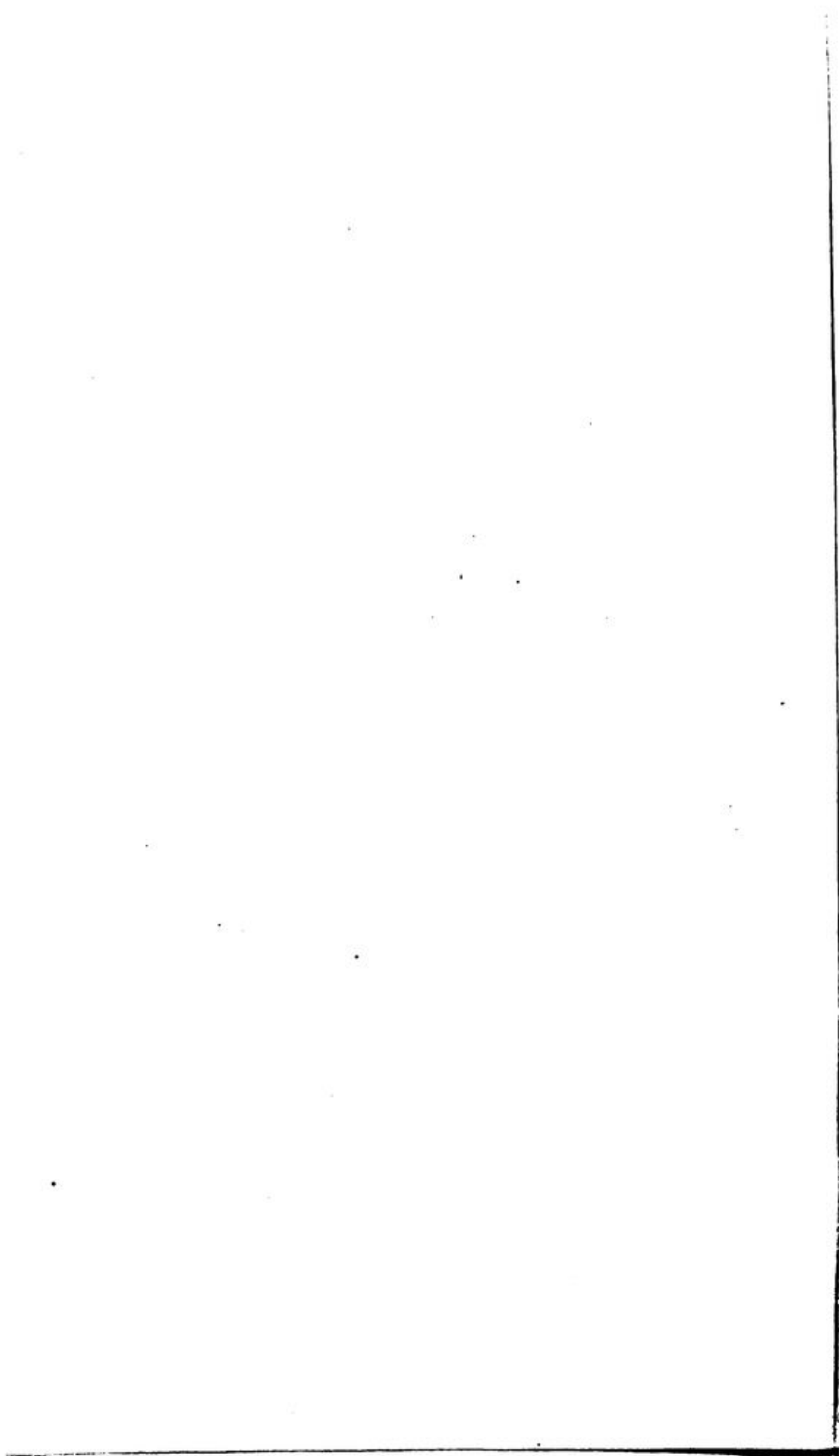
SUR LA

# SAINTE VIERGE

LIBRAIRIE GABRIEL BEAUCHESNE

Net : **2 fr. 50**

1<sup>er</sup> Juillet 1919



ÉLÉVATIONS  
SUR LA  
**SAINTE VIERGE**

ÉPOUSE DU SAINT-ESPRIT

PAR

**LE RÉVÉRENDISSIME PÈRE D. BERNARD MARÉCHAUX**

Abbé de Sainte-Françoise-Romaine,

AVEC UNE LETTRE

de Monseigneur D. Laurent JANSSENS O. S. B.

Secrétaire de la S. Cong. des Religieux



PARIS  
Gabriel BEAUCHESNE & C<sup>o</sup>, Éditeurs  
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET  
117, Rue de Rennes, 117

—  
1909

Tous droits réservés

DÉPÔT A LYON : 3, Avenue de l'Archevêché

## APPROBATIO ORDINIS

---

Piae meditationes Rmi P. Abb. D. Bernardi Maréchaux, procuratoris gen. Oliv., O. S. B., in vitam, virtutes et mediationem Beatae Mariae Virginis, dignae profecto sunt quae sub praelo mittantur, ad usum praecipue alumnorum in sortem Domini vocatorum, sacerdotum et fidelium necnon pro religiosis personis quibuscumque, utpote perutiles ad pietatem in Virginem Matrem salubriter fovendam, juxta sensum Christi et Ecclesiae.

Romae, die II Julii 1908.

D. Placidus Th. Lugano Oliv., O. S. B.,  
Revisor ex parte Ordinis.

IMPRIMATUR :

Fr. Albertus Lepidi O. Pr.  
S. P. Ap. Magister.

## PAX

MON RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

*Je ne puis résister au désir de vous féliciter, et, plus encore, de vous remercier pour le nouveau traité si substantiel dont vous venez d'enrichir la littérature Mariale.*

*L'auteur de la Neuvaine au Saint-Esprit était bien préparé à nous décrire la splendeur et le rôle de Marie Epouse du Saint-Esprit. Sujet d'une saveur toute mystique, sans doute, mais qui prend sous votre plume de contemplatif-théologien une ampleur doctrinale merveilleuse.*

*Vous le dites excellemment : « La piété vraie vit de lumière. » Et comme elles sont lumineuses, ces méditations habilement distribuées sur les jours du mois de Marie ; et comme la lumière qu'elles dégagent est chaude et bienfaisante !*

*Suivre Marie dans sa carrière incomparable, depuis sa radieuse éclosion dans les clartés de la prédestination divine, jusqu'à l'épanouissement complet de sa splendeur*

*et de sa mission à la droite de son Fils triomphant, quel poème de beauté et de bonté, de grandeur et de tendresse!*

*Sans étalage d'érudition, vous exposez une doctrine solide et sûre. Du reste, est-il, avec la Liturgie, celle du temps Pascal surtout, meilleurs guides que vos maîtres préférés; saint Paul, saint Augustin, saint Bernard et Bossuet? Et puis, est-il moyen plus efficace de s'en assimiler la doctrine que la méditation personnelle dont on retrouve partout l'influence lumineuse et chaude, se traduisant à la fin de chaque petit traité en des élans d'une émotion si sincère?*

*Je serais trop long, si je devais signaler les passages qui m'ont le plus frappé. Je ne puis taire toutefois que la partie de votre traité que vous consacrez à la médiation de Marie m'a paru d'une fraîcheur particulière. Comme vous y mettez délicieusement à profit l'ingénieux et profond dilemme de Jeanne d'Arc: « Si je suis dans la grâce de Dieu, je le prie de m'y garder; si je n'y suis pas, je le prie de m'y mettre. »*

*En écrivant ce beau mois de Marie, vous n'avez cherché qu'à faire œuvre d'apôtre; laissez-moi vous dire cependant, mon Révé-*

*rendissime Père, que vous avez fait en même temps œuvre de littérateur. Vos pages sont d'une lecture non seulement agréable, mais entraînant, grâce à une élégance sans artifice, faite de pensées et de clarté, à une chaleur communicative, irrésistible. La gradation du sentiment suit harmonieusement celle de la pensée. A la fin de chaque méditation l'âme se sent plus éclairée et plus ardente. N'est-ce pas le but que vous vous êtes proposé ?*

*Que la Vierge-Mère vous rémunère elle-même de votre zèle, mon Révérendissime Père, en attirant votre âme toujours plus à son divin Fils ! Puisse, par le ministère de vos enseignements, le culte de Marie grandir dans les cœurs, et y produire les fruits savoureux des grâces et des vertus, dont Marie, sous l'action de l'Esprit Saint, est à la fois le modèle incomparable et le canal providentiel !*

*C'est le souhait que je forme en me redisant de votre Paternité Révérendissime le serviteur fraternellement dévoué.*

**DOM LAURENT JANSSENS O. S. B.**

Secrétaire de la S. Congr. des Religieux.

Rome, Dimanche des Rameaux, 1909.





## AVANT-PROPOS

---

Nous offrons aux âmes pieuses quelques élévations sur la Sainte Vierge, qui pourront leur servir de lecture spirituelle durant le mois de Marie.

Il nous semble que le grand intérêt des âmes est de vivre le plus possible de la vie liturgique de l'Église.

Le mois de mai coïncide avec le temps de Pâques, dont la note liturgique, par les évangiles surtout, est d'être en même temps une expansion d'allégresse à l'occasion de la résurrection du Sauveur et une préparation à la venue du Saint-Esprit.

Parler de Marie, épouse du Saint-Esprit, la montrer comme instrument de ses divines opérations, rentre dans le caractère du temps de Pâques. Les méditations

de notre petit livre ont l'avantage inappréciable, étant lues sous forme de mois de Marie, de s'harmoniser avec les enseignements de cette période liturgique, bien loin d'y faire diversion.

Ceci est le but spécial de nos méditations ; mais elles ont un but plus général, qui est d'initier l'âme chrétienne à une connaissance de Marie puisée dans l'Écriture sainte et dans la tradition théologique.



La connaissance de Marie est une connaissance vitale qui se rattache à la connaissance de Jésus-Christ, et qui la complète en une certaine manière ; elle ouvre des aperçus lumineux qui éclairent tout le champ de la science et de la piété catholiques ; car la piété vraie vit de lumière.

L'existence de la Sainte Vierge, mère de Dieu, se développe dans un plan intermédiaire entre Jésus-Christ et l'humanité pécheresse.

Elle est la créature sans péché ; et par là elle est la médiatrice entre le Sauveur et les pécheurs.

Elle est la conquête par excellence de Jésus sur le péché : car si elle n'a rien de commun avec le péché, si elle est toute pure, c'est qu'elle a été rachetée avec éminence par une communication surabondante des mérites de Jésus. A ce point de vue, elle nous fait connaître la toute-puissance de la grâce du rédempteur pour vaincre le péché d'une manière absolue.

Par ailleurs, elle est une simple créature comme nous ; elle se meut dans les conditions de vie voyageuse propres à la créature ; quoique toute sainte dès sa conception, elle est appelée à progresser dans la sainteté jusqu'à sa mort par la fidélité à la grâce ; elle pratique très parfaitement les vertus de foi et d'espérance. Jouissant de la vision de Dieu dès le premier moment de son existence humaine, Notre-Seigneur n'a pas eu à pratiquer ces deux vertus ; par suite, là où son infinie perfection le place

dans une sphère inaccessible, il nous donne Marie, sa mère, comme le modèle que nous devons imiter.

Mais Marie n'est pas pour nous, chrétiens, un simple modèle, un modèle de pure objectivité; c'est un modèle qui influe sur nous, et qui nous aide puissamment par cette influence très intime à acquérir la perfection à laquelle Dieu nous convie. C'est là le point de vue d'un capital intérêt que nous nous proposons de développer, d'après l'enseignement des Pères et des Docteurs en traitant de *Marie, épouse du Saint-Esprit*.

Saint Augustin a mis excellemment en relief ce rôle de Marie dans l'œuvre de notre salut personnel : « Seule, dit-il, cette femme bénie est, non seulement d'esprit mais aussi de corps, mère et vierge. En esprit, elle est mère, non pas de notre chef, à savoir du Sauveur, de qui elle est plutôt fille spirituelle; mais elle est mère *des membres du Christ que nous sommes*, parce qu'elle coopère par sa charité à ce

que les fidèles naissent dans l'Église; de corps, elle est mère de notre chef. » (*De Virg.*)

Toute notre ambition en ce petit livre, serait de commenter un texte d'une telle importance.

Marie, selon la chair, est mère du Sauveur; mais selon l'esprit, elle est plutôt sa fille, en ce sens qu'elle a été sauvée par lui et excellemment sauvée. Elle dépend de lui quant à son être de grâce, alors que Jésus dépend d'elle pour sa nature humaine. Cette mutuelle dépendance est aussi étendue qu'elle peut l'être. Le Verbe de Dieu a pris possession de sa future mère dès le premier moment de son existence; et il s'est donné à elle pour être son fils en entrant dans le monde. Marie toute à Jésus à sa création même, Jésus tout à Marie en son incarnation : tels sont les rapports harmonieux entre la mère et le fils.

Mais si Marie selon l'esprit n'est pas mère du Sauveur, elle est spirituellement

notre mère. Il est logique que la glorieuse maternité de Marie ne s'arrête pas à Jésus, notre chef, mais qu'elle s'étende à nous qui sommes ses membres. Elle a engendré corporellement le chef, elle engendrera spirituellement les membres. Elle est la nouvelle Eve; sortie spirituellement des flancs du nouvel Adam en tant qu'elle est formée des mérites de Jésus, elle concourt avec lui à la naissance de grâce de tous ceux qui sont régénérés en lui.

Ces grandes pensées, que nous indiquons sommairement, auront leur développement au cours des méditations qui suivent.

Nous y montrerons comment le Saint-Esprit a préparé et habilité Marie aux glorieuses fonctions de sa double maternité : maternité corporelle vis-à-vis de Jésus, maternité spirituelle vis-à-vis de chacun de nous, ses membres, et de l'Église, son corps mystique. Donner au Verbe sa nature humaine, sanctifier les âmes, ces deux œuvres relèvent du Saint-Esprit; il a voulu

et il veut les opérer conjointement avec Marie, et c'est ainsi que Marie porte très justement le titre excellent d'*épouse du Saint-Esprit*.

Saluons Marie sous ce titre, et demandons au Saint-Esprit qu'il nous en découvre les incomparables trésors.

---

## I

*Le Saint-Esprit et Marie*

Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Très Sainte Trinité, procédant du Père et du Fils : c'est en Lui que se clôt la série des processions divines. Il est appelé le lien du Père et du Fils; il est comme le terme où ils se reposent dans une inaltérable béatitude.

D'après saint Augustin, l'œuvre propre du Saint-Esprit dans la création est de conduire les créatures chacune à leur fin. Il imprime en elles l'inclination qui les y porte; et cette inclination, relativement aux êtres intelligents, est un amour qui les stimule : « Mon amour, c'est le poids qui m'entraîne, dit saint Augustin; *amor meus, pondus meum*<sup>1</sup>. »

Par suite, le Saint-Esprit doit être con-

1. *Conf.*, lib. XIII, c. ix.

sidéré comme le moteur souverain, duquel procède tout le mouvement harmonieux qui est répandu dans l'univers. Mais, s'il est le moteur des corps célestes et des êtres matériels eux-mêmes, le Saint-Esprit est par excellence le moteur des esprits : c'est dans le monde spirituel, créé à son image, qu'il se joue avec une extrême subtilité et une triomphante énergie.

Les êtres spirituels, anges et âmes humaines, ont été ordonnés par Dieu à une fin surnaturelle : le Saint-Esprit les surnaturalise dans leur essence intime et dans leurs facultés, pour qu'ils soient en mesure d'atteindre cette fin qui est la possession de Dieu lui-même, puis il leur communique une impulsion victorieuse qui leur permet d'y parvenir.

En ce qui concerne les anges fidèles, cette impulsion les a conduits à leur fin par un seul acte dans lequel ils jetèrent toute leur brûlante activité. Pour les créatures humaines, il n'en va pas de même : leur salut éternel résulte d'une série d'ef-

forts que le Saint-Esprit excite et soutient.

Ces créatures, outre que leur activité ne saurait égaler la puissance du mouvement angélique, ont été dévoyées et perdues par le péché d'Adam, premier père de la race humaine. Pour les amener au salut, le Saint-Esprit doit avant tout effacer en elles ce qui provient du péché d'origine : ce n'est qu'après avoir rétabli dans les âmes l'image divine détériorée, qu'il leur rend l'aptitude à une fin surnaturelle qu'elles n'ont plus.

C'est donc à un travail de restauration patiente que le Saint-Esprit s'emploie vis-à-vis des créatures humaines. Et certes, s'il a été magnifique et victorieux dans l'élan qu'il a communiqué aux anges fidèles, il est infiniment suave et temporisateur dans son œuvre de guérison et de rénovation des âmes.

Or, il a plu à ce divin Esprit de se choisir une aide qui concourût avec lui à cette rénovation ; et cette aide est Marie.

C'est Marie, c'est là femme ; la femme,

être faible par nature, mais en qui ce divin Esprit infuse une force incomparable; et par là, il se glorifie lui-même, faisant voir que, par les moyens les plus débiles en apparence, il obtient des résultats devant lesquels abdiquent toute sagesse et toute puissance humaine.

C'est la femme, qu'il investit d'une maternité s'étendant à toute la postérité d'Adam, maternité de rédemption et de salut. Cette femme, cette mère, représente la miséricorde divine s'inclinant vers l'humanité pécheresse. Le rôle de justicier ne convient pas à une femme : sa fonction est tout entière d'amour, de compassion, de pardon. Afin de guérir les âmes malades; de rassurer les âmes pusillanimes, de soutenir les âmes débiles, le Saint-Esprit leur donne en Marie une mère.

Cette créature bénie entre toutes, il commence par la rendre mère du Sauveur; puis il en fait la mère des pécheurs. Par elle, le Sauveur Jésus descend du ciel vers les pécheurs; par elle aussi, les pé-

cheurs vont à leur Sauveur. Marie donne Jésus aux âmes ; elle donne ensuite les âmes à Jésus.

Ah ! nous comprenons la douceur des conduites du Saint-Esprit pour restaurer et sauver l'humanité coupable !

Nous nous réjouissons, ô Mère de Dieu et des hommes, d'être dans votre dépendance en ce qui concerne notre salut éternel. Vous avez donné à nos âmes Jésus, c'est un bien qui par vous nous est acquis. Il reste que, par une très grande miséricorde, vous donniez à Jésus nos âmes, si faibles et si inconstantes, et de telle manière qu'elles ne cessent d'être à lui. Ah ! emparez-vous de nous, ô mère très aimante et très puissante, pour que Jésus notre Sauveur nous possède à toujours dans la grâce et dans la gloire. Ainsi soit-il.

---

## II

*La Prédestination de Marie*

La prédestination est un grand et adorable mystère qui se produit en Dieu, mystère d'amour et de miséricorde dont les raisons échappent à la pénétration de notre faible intelligence.

Tout ce que Dieu fait ici-bas, spécialement dans l'ordre du salut, il l'a prévu, voulu, disposé de toute éternité.

De toute éternité, il a décrété que son Verbe se ferait chair, et que sur lui reposerait toute la cité céleste, c'est-à-dire l'assemblée, harmonieusement distincte dans son unité, des élus et des saints.

De toute éternité, il a décrété que son Verbe aurait une mère de laquelle il prendrait une chair mortelle, et que, pour l'honneur de son fils, cette créature bénie

n'aurait rien de commun avec le péché, quel qu'il soit.

La prédestination de Marie apparaît immédiatement connexe à la prédestination de Jésus. Si tout l'édifice de la cité céleste porte sur Jésus, il porte secondairement sur Marie par laquelle Jésus est donné au monde. Les autres prédestinés ne se rattachent à Jésus que par elle et subsidiairement à elle.

La prédestination de Marie imite la prédestination de Jésus dans sa gratuité absolue. En déterminant que telle âme et tel corps, constituant par leur union telle nature humaine, seraient associés à son Verbe en unité de personne, Dieu n'a eu d'autre motif que son bon plaisir. L'âme de Jésus, ayant été unie au Verbe dès le premier moment de son existence, n'a pu mériter cette union déifique en aucune manière; elle y a été élevée par un choix de Dieu essentiellement gratuit.

De même Marie, préservée du péché originel et élevée à un état de grâce surémi-

ment dès l'instant de sa conception, doit une si insigne faveur à l'amour gratuit et bienveillant dont Dieu l'a prévenue ; il est impossible de l'attribuer à un mérite quelconque de sa part. L'union hypostatique est la source des mérites infinis de Jésus ; la grâce toute gratuite de l'immaculée conception est l'origine des mérites d'un prix incalculable que Marie accumula par la suite.

C'est ainsi que la prédestination de Marie est calquée sur la prédestination de Jésus ; la gratuité la plus absolue reluit dans l'une comme dans l'autre.

Jésus est le chef des prédestinés : Marie est la première en ordre de dignité des prédestinés.

Remarquons-le à la gloire de la grâce de Dieu, le lien qui unit à Jésus chacun des prédestinés est un lien personnel ; chacun d'eux est choisi déterminément, car chacun a sa place distincte, sa fonction propre à remplir, dans le corps mystique de Jésus. Mais si le lien de chaque prédestiné à Jésus

est personnel, le lien entre lui et sa très sainte Mère est tout autrement caractéristique ; c'est le lien qui unit la nouvelle Eve au nouvel Adam, de leur union dérive toute l'humanité régénérée.

Ah ! nous comprenons que Marie soit dépeinte sous les traits de « la sagesse qui sort de la bouche du Très-Haut », qu'elle nous soit représentée comme « Celle que Dieu a possédée dès le commencement de ses voies, et qui se tient à ses côtés, disposant avec lui toutes choses et se jouant sur le globe de la terre ». Ces paroles visent l'ordre de la prédestination, d'après lequel Marie précède toutes les créatures dans les décrets divins, et préside à l'organisation du monde spirituel issu des mérites de son fils.

Élevons nos regards suppliants vers cette créature bénie, telle qu'elle apparaît dans la pensée de Dieu. Le Père la choisit comme sa fille bien-aimée, comme la mère de son Fils ; le Fils lui compose une physionomie d'âme d'une exquise beauté, telle en un

mot qu'il y eût entre elle et Lui fait homme la ressemblance la plus parfaite; le Saint-Esprit enfin baigne cette image, qui est celle de sa future épouse, dans un flot d'éternel amour, afin de la produire au dehors en son temps aux yeux émerveillés des anges.

O Marie, que vous êtes grande, que vous êtes aimable, que vous êtes divinement belle, dans les conseils éternels!

Ayez compassion de nous, chétives créatures, dont le seul titre à la miséricorde est notre misère même! Par Jésus et par vous, Dieu nous veut du bien, un grand bien, un bien éternel : faites que ce bien se réalise à la louange de la gloire de la grâce de Dieu, *in laudem gloriae gratiae suae* (Eph., 1, 6.) Car, nous le confessons humblement, tout est gratuit dans la bonté de Dieu à notre égard, tout est gratuit dans l'œuvre de notre salut éternel.

---

## III

*Marie dans l'Ancien Testament*

Le Saint-Esprit, dans l'Ancien Testament, ne tenait pas l'image de sa future épouse tellement cachée, qu'il n'en montrât quelque chose aux patriarches et aux prophètes.

A l'origine première des choses, il fait paraître, à côté d'Adam, Eve, mère du genre humain, Eve vierge, Eve que la création attendait comme le complément exquis de tous les êtres, Eve sans laquelle aux yeux d'Adam le monde entier était une solitude profonde. Eve surgit du flanc d'Adam, c'est le sourire de Dieu sur la terre, c'est la compagne inséparable de l'homme, l'os de ses os, la chair de sa chair; la création est terminée, elle a sa reine. Eve, en cet état de beauté immaculée, est une image de Marie.

Mais Eve est entraînée au péché, et elle y entraîne avec elle le faible Adam. La nature est troublée, le ciel s'obscurcit, les deux coupables se cachent; interpellés par Dieu, ils balbutient de vaines excuses, Dieu les confond, que va-t-il advenir? En ce moment, Dieu se rassénère; il considère en lui-même une autre Eve et un autre Adam, qu'il a préparés dans le secret de son cœur; son juste courroux est apaisé, il prend une voix paternelle; et, pour arrêter Adam et Eve sur la pente du désespoir, il leur montre la femme qui écrasera la tête du serpent, et son enfant qui, comme elle, en est l'adversaire irréductible. (*Gen.*, III, 15.)

Tout est réparé par une femme, qui est la nouvelle Eve, à savoir par Marie. Désormais l'humanité vivra de son image, imprimée dans le fond de l'âme des générations; elle attendra le Sauveur promis, elle attendra aussi la réparatrice de la faute première; elle saura que l'un ne va pas sans l'autre.

Inspirateur des prophètes, le Saint-Esprit rappellera incessamment Marie; il préparera sans relâche la venue de celle que saint Bernard appelle « la grande visée des siècles<sup>1</sup> », de celle que l'effort des générations, dans le peuple choisi de Dieu, tend à produire comme la fleur qui couronne l'arbre et qui donne le fruit (*Is.*, XI).

A l'esquisse primitive de la femme qui répare la faute, le Saint-Esprit ajoute des traits caractéristiques. Elle est la Vierge par excellence, elle conçoit et met au monde son fils en demeurant vierge (*Is.*, VII, 14); cet enfantement constitue sur la terre une nouveauté insigne (*Jér.*, XXXI, 22); cette Vierge est une reine qui prend place à côté du grand Roi, fils de David (*Ps.*, XLIV, 10.)

De plus, le Saint-Esprit multiplie les images gracieuses de Marie, comme si de tous côtés il entrelaçait son chiffre dans la contexture des siècles. Elle est l'arche qui abrite l'humanité, la colombe qui porte le

1. *Negotium sæculorum. In festo Pent., sermo II.*

rameau d'olivier, l'échelle de Jacob qui réunit la terre au ciel, l'arche d'alliance qui contient les tables de la loi et la manne, le temple de Dieu, la cité sainte...

Il suscite pour la représenter des figures de femmes touchantes ou héroïques : Noémi, Deborah, Judith, Esther, la mère des Machabées. Il n'est pas jusqu'aux païens qui n'aient eu, dans leurs traditions, comme de vagues expectations de Marie.

La femme promise et attendue, la femme forte et invincible dans un sexe faible, la femme d'où vient le salut, c'est là le cri d'espoir qui surgit des origines, et qui, loin de s'affaiblir, s'accentue à travers les siècles, au fur et à mesure qu'approche le temps de l'accomplissement des prophéties.

Ah! paraissez, ô Marie, aurore brillante, qui annoncez et portez dans vos flancs le soleil de justice, tige auguste qui sortez de la tige de Jessé, fleur d'un éclat merveilleux qui contenez le fruit, à la fois remède et aliment, après lequel le genre humain

aspire. Paraissez, et apportez-nous le Sauveur. Faites que nous nous préparions à le recevoir par une sincère reconnaissance de notre misère, par un désir ardent, par une confiance sans bornes dans la charité de Dieu.

---

## IV

*L'Immaculée Conception*

La plénitude des temps est arrivée, où Dieu doit produire au dehors le chef-d'œuvre de son cœur; le Saint-Esprit s'applique à former celle qu'il a choisie pour son épouse.

Quelle est la norme qu'adopte en cette formation l'Esprit créateur, le doigt de la droite du Père, celui qui donne leur perfection définitive aux œuvres divines ?

Il se propose d'établir préalablement, entre Jésus le Fils de Dieu Sauveur et Marie qui doit être sa mère, une ressemblance tellement étroite que, sauf la qualité de Fils de Dieu, sauf les différences irréductibles qu'elle entraîne, Marie soit identique à Jésus, Marie soit un Jésus moins la divinité.

Entre Jésus et le péché il y a incompatibilité absolue ; car Jésus vient détruire le péché. Entre Marie et le péché, il y aura également incompatibilité, l'honneur de son fils l'exige ainsi.

Sa création sera une nouveauté : d'une humanité flétrie par le péché, elle sortira comme un rejeton immaculé.

Le cours des générations humaines devait apporter à Marie le péché originel, comme il l'apporte à tous les hommes, enfants d'Adam ; en eux le corps infecte l'âme qui, privée de la grâce, contracte, par son union substantielle au corps, la faute de notre premier père.

Ne craignez pas cette contamination pour Marie. Au moment même de sa création, le Saint-Esprit s'installe en son âme, il y produit un épanouissement de grâce qui rejaillit jusque dans les puissances inférieures de son être ; le péché ne saurait y pénétrer. Bien plus, la surabondance de la grâce se communique à son corps lui-même qui se revêt d'éblouissante pureté.

Tout en elle est intègre, tout est saint, tout est divin.

Oh! que cette opération du Saint-Esprit fut admirable!

Pourrions-nous croire que Marie ait reçu une telle grâce d'une manière inconsciente? Ne le pensons pas. Quand saint Jean fut sanctifié dans le sein de sa mère, il tressaillit; il reçut avec la grâce sanctifiante une lumière d'intelligence qui lui fit connaître son Sauveur, et de là son tressaillement mystérieux. Tenons pour assuré que Marie, au moment de son immaculée conception, connut, elle aussi, son Sauveur, et qu'elle tressaillit en lui par un élan d'adoration et de jubilation très profonde.

De même que Jésus, aussitôt créé, s'offrit à son Père en qualité de victime avec un total abandon de lui-même (*Ps.*, xxxix, 7-10); Marie, au moment de sa création, s'offrit à Dieu son Sauveur par une entière remise d'elle-même entre ses mains adorables.

Dans la lumière qui l'éclaira très profon-

dément, elle comprit qu'elle était, par sa préservation du péché d'origine, une rachetée, et même la grande rachetée, celle en qui la rédemption avait son effet plénier. Sans connaître encore toute l'étendue des desseins de Dieu sur elle, elle sut qu'elle avait un Sauveur, elle se sentit obligée envers Dieu plus que toute autre créature, elle se mit dans la dépendance de son Sauveur avec une incomparable humilité. Les sentiments qu'elle exprima plus tard dans le *Magnificat* étaient déjà les siens à l'heure de son immaculée conception.

Ne jugeons pas Marie d'après les lois communes; son existence humaine est un tissu de privilèges, et un hymne indiscontinué à la gloire de Dieu son Créateur et son Sauveur.

O Marie, vous êtes une rachetée, la grande rachetée : nous sommes nous aussi des rachetés, quoique dans un degré moindre. La grâce du baptême, qui nous régénère, qui nous rend enfants de Dieu et héritiers du ciel, imite de loin la grâce insigne de

voire immaculée conception. Ah! donnez-nous de nous approprier quelque chose de votre reconnaissance envers Dieu et de votre humilité. Puissions-nous à votre exemple nous tenir dans une dépendance étroite et de tous les moments vis-à-vis de Celui qui étant votre fils, est notre Sauveur! Il a été votre Sauveur, avant d'être le nôtre; par vous, il est devenu le nôtre. Obtenez-nous de correspondre, de toute l'étendue de notre cœur, de toute l'énergie de nos forces, à la grâce du salut dont il est la source, dont vous êtes la toute miséricordieuse dispensatrice.

---

## V

*La plénitude de la grâce en Marie*

Jésus, Verbe fait chair, apparut en ce monde *plein de grâce et de vérité*; Marie, à sa création même, apparut elle aussi pleine de grâce.

Ne cherchons pas à nous représenter en Marie une accumulation de la grâce versée dans les anges et les hommes : la grâce, que le Saint-Esprit répandit en elle, fut une grâce d'une qualité et modalité supérieure, une grâce plus déiforme, une grâce qui comportait avec Dieu une intimité plus grande, une grâce, en un mot, qui contenait en germe sa maternité divine.

Cette grâce fut éminente, par rapport à la grâce départie aux anges; elle fut pleine, par rapport à la grâce départie

aux hommes ; elle dépassa en dignité et en prix la grâce des esprits angéliques ; elle renferma en plénitude la grâce rédemptrice donnée à tous les hommes.

Le Saint-Esprit appliqua par avance à Marie la plénitude de la rédemption, en ce qu'il la préserva du péché d'origine ; en elle le précieux sang de Jésus obtint, avant même d'être effectivement répandu, son effet intégral et total. En nous son application par les sacrements n'a qu'un effet restreint, nous retirer du péché. Saint Bernard dit que Dieu mit en Marie tout le prix du salut<sup>1</sup> pour le reverser sur nous par la suite. En elle, une grâce plénière ; en nous, une grâce dérivée.

O plénitude de la grâce en Marie, qui adore la plénitude de la grâce en Jésus !

Mais il y a une différence entre ces deux plénitudes. La plénitude de la grâce en Jésus est une plénitude fixe et tellement complète, qu'elle fut tout d'abord à son

1. *In nativ. B. V. sermo.*

maximum et qu'elle n'était pas susceptible d'augmentation. La plénitude de la grâce en Marie fut au contraire une plénitude appelée à grandir de jour en jour par un mouvement régulier, ininterrompu, avec une célérité croissante. Et cet accroissement se vérifia ponctuellement : pleine dès le premier instant, la grâce ne cessa de grandir en Marie, en ce sens que la capacité de recevoir une grâce plus ample augmentait graduellement en elle, et se trouvait à chaque moment remplie.

Par cet état de croissance qui fut le sien, Marie, qui touche à Jésus par sa perfection incomparable, se rapproche de nous : car la grâce en nos petites âmes est appelée à grandir sans cesse. Mais, s'il y a, sur ce point, analogie entre nous et Marie, il y a aussi différence profonde. Marie, n'ayant jamais connu le péché, montait vers Dieu d'un élan dont aucune tendance contraire ne retardait la vitesse. Quant à nous, qui portons les restes malheureux du péché, nous nous élevons à Dieu par un mouve-

ment qui implique une conversion continuelle. Pour Marie, ascension pure, car son point de départ est la grâce de son immaculée conception; pour nous, conversion, car notre point de départ est le péché originel.

O Marie, nous admirons la grandeur, la plénitude de la grâce que Dieu vous a donnée; nous nous réjouissons des privilèges dont il s'est plu à vous combler. Nous y puisons un motif de confiance. Dieu vous a faite si grande, pour que vous lui rendiez plus de gloire sans doute, mais aussi pour que vous nous prêtiez un appui plus efficace.

O Marie, vous êtes montée vers Dieu, dès le premier moment de votre existence, par un élan sublime où passaient toutes les énergies de votre âme: ayez compassion de nous, pauvres créatures, qui avons chaque jour à nous dégager du péché, à mourir à nous-mêmes et à nos habitudes vicieuses, pour nous élever vers notre Créateur. Aidez-nous dans le travail de

conversion qui s'impose à nous, pour que la vie surnaturelle nous pénètre et nous transfigure, pour que la grâce s'empare de nos puissances et leur communique une impulsion victorieuse qui nous amène à l'éternelle béatitude.

---

## VI

*La parfaite immunité de tout péché*

Jésus, par la divinité qui était en lui, se trouvait dans un état d'impeccabilité absolue; Marie, autant qu'il est possible à une créature, participa à cette impeccabilité.

Par le fait même que le Saint-Esprit, en vue des mérites du Christ à venir, préserva Marie de la contagion originelle, il la plaça en dehors de toute domination du péché.

D'après saint Augustin, il n'est pas possible à un enfant d'Adam, même justifié par la grâce, de rester en cette vie entièrement à l'abri du péché véniel. Par le fait du péché originel, dit de son côté saint Thomas, nos puissances sensibles ont été corrompues : elles sont peu à peu guéries par

la grâce de la rédemption que l'Église nomme si justement médicinale, mais jamais assez complètement pour que, par surprise au moins, le péché véniel ne se glisse pas de temps en temps dans notre âme.

Marie, par sa qualité d'immaculée, était libre de cette servitude humiliante, de laquelle l'Apôtre dit avec confusion : « Par l'esprit je suis soumis à la loi de Dieu, par la chair à la loi du péché » (*Rom.*, VII, 25). Elle pouvait ne jamais pécher; elle ne pécha jamais.

Faut-il aller plus loin encore, et dire de Marie qu'elle ne pouvait pas pécher, semblable en cela à son fils, semblable en cela dès cette terre aux habitants de la patrie céleste?

Quand on considère l'éminence et la plénitude de la grâce en laquelle Marie fut établie dès le commencement de son existence; quand on la voit, suivant l'image apocalyptique, investie de toutes parts et pénétrée par les rayons du soleil de justice;

quand on réfléchit à sa qualité d'épouse du Saint-Esprit, qui suppose une présence intime et une opération incessante de ce divin Esprit dans toutes les puissances de son âme : on est amené à dire que Marie, par une grâce insigne, était soustraite à toute possibilité de pécher. Sa prédestination à la maternité divine nous paraît emporter ce privilège.

Cette impeccabilité n'ôtait rien à son mérite : car si Dieu la tenait étroitement unie à lui-même, elle se tenait unie à Dieu par une volonté libre et par un choix pleinement conscient ; elle correspondait aux sollicitations de la grâce par la fidélité la plus généreuse et la plus héroïque. Jésus a mérité par tous les actes de sa vie mortelle, comportant une élection et un choix ; Marie a mérité également par toutes ses déterminations et tous ses actes, même et surtout alors qu'elle faisait choix de Dieu comme de sa fin suprême, comme de l'époux de son cœur.

Aux pieds de la femme vêtue du soleil,

établie dans une splendeur de stable justice, créatures pécheresses, nous sommes pareils à la lune changeante, qui est sans doute appelée à croître sans cesse en se dégageant de plus en plus de l'ombre où elle est partiellement plongée, mais qui peut aussi décroître jusqu'à complètement s'obscurcir. — Ah! comme le dit saint Bernard<sup>1</sup>, ne quittons pas les pieds de Marie, si nous voulons grandir en Dieu, et nous stabiliser en Dieu; tenons-les embrassés ces pieds bénis par une très humble et très instante supplication.

Ne permettez pas, ô Marie, que les ténèbres du péché prévalent en nous sur la lumière de la grâce divine; faites au contraire que cette lumière, grandissant chaque jour, refoule de plus en plus les ténèbres du péché. Si l'immunité absolue de tout péché n'est pas compatible avec l'état de la vie présente, obtenez-nous au moins la persévérance finale dans la grâce. Faites

. 1. *Dom. infra Oct. Assumpt. sermo.*

passer en nous ce sentiment d'horreur du péché, cet esprit de sainteté qui, par son plein épanouissement en vous, vous tenait infiniment éloignée de toute souillure, vous soustrayait absolument au malheur d'offenser Dieu très bon et très grand.



## VII

*Perpétuelle Virginité de Marie*

Le Saint-Esprit, dès les temps antiques, pour désigner la femme élue, la réparatrice du genre humain, la mère du Sauveur promis, la nommait par excellence la Vierge.

La grâce de la conception immaculée, pour s'épanouir en plénitude dans l'âme de Marie, réclamait l'état de la sainte virginité. Conçue sans péché, Marie plane au-dessus des atteintes de la concupiscentence : la virginité qu'elle embrasse la fixe en cette région supérieure où Dieu l'avait placée dès sa création.

On ne peut concevoir Jésus autrement que vierge ; Marie autrement que vierge.

Dès sa conception, elle est réservée à Dieu d'une manière absolue, elle est entièrement séparée du monde où la concupis-

cence se mêle au courant des générations humaines, elle est le bien inviolable de Dieu seul.

Mais la virginité en Marie n'est pas seulement un fait, c'est un état intentionnellement voulu, librement embrassé : et par là, elle se différencie de ceux qui, sous l'Ancien Testament, vécurent vierges. La première de toute créature ici-bas, elle fit le vœu de virginité ; elle le fit, sous l'impulsion du Saint-Esprit, pour se consacrer à Dieu ; et, par cette consécration, elle entra dans une ressemblance très spéciale avec Celui qui devait être son fils, avec Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur ne pouvait émettre un vœu, par la raison qu'étant Dieu il ne pouvait contracter d'engagement envers lui-même ; par la raison aussi que, ses actions humaines étant toutes déifiées en vertu de l'union hypostatique, il n'y avait pas place en elles pour ce qui est moins bien ou moins parfait ; elles réalisaient toutes le maximum de perfection possible, elles

n'offraient donc pas matière à un vœu. Mais en réalité le Sauveur, en vertu précisément de l'union hypostatique, était tout entier *voué* à Dieu dans son humanité d'une manière transcendante; il se trouvait *désapproprié* de lui-même, de sa personnalité humaine qui était absorbée dans sa personnalité divine. Or la désappropriation de soi, plus ou moins étendue, en l'honneur de Dieu, est l'essence même du vœu.

Afin de ressembler par avance à son fils, Marie devait se désapproprier d'elle-même pour se donner à Dieu; et elle obtint cette ressemblance par son vœu de perpétuelle virginité. Grâce à ce vœu, elle ne fut plus à elle-même, mais à Dieu; comme Jésus, fils de l'homme, n'est pas à lui-même, mais au Verbe qui est le soutien de son être, mais à Dieu qui, comme le dit saint Paul, est sa tête, *caput vero Christi Deus* (I Cor., xi, 3.)

Le vœu que fit Marie fut un acte essentiellement libre et méritoire, par lequel

tout son être se fixa définitivement en Dieu qui la voulait toute sienne.

Nous pensons qu'elle fit cet acte, dès le moment de son immaculée conception. Eclairée d'une pénétrante lumière, elle se considéra dès lors comme le bien de Dieu, comme l'appartenance de Dieu seul; elle lui fit d'elle-même un don sans réserve et sans limites. « Pour moi, s'écria-t-elle en son cœur, tout mon bien est de m'attacher à Dieu seul. » Le renoncement à toute alliance humaine (en tant que contradictoire au vœu de virginité) était virtuellement contenu en ce don, qui, avec le temps, devint plus explicite.

O Marie, l'effet propre d'un vœu est d'affermir dans le bien plus parfait une volonté, qui a trop à craindre son inconstance. Déployant la première l'étendard de la sainte virginité, spécialement lors de votre présentation au temple, vous avez frayé la route à d'innombrables vierges : gardez-les bien dans leur saint propos, et présentez-les au Christ, l'unique

époux. Affermissez aussi tous les chrétiens fidèles dans leur volonté d'appartenir sans réserve à Celui qui les a rachetés : les promesses du baptême sont pour eux des engagements sacrés qui les lient à Dieu. Donnez-leur d'en comprendre l'importance, c'est le pacte sur lequel ils seront jugés ; donnez-leur surtout de les accomplir avec une généreuse et inébranlable fidélité jusqu'à la mort.

---

## VIII

*Le mariage avec saint Joseph*

La virginité de Marie était le terrain propice à la maternité divine; bien plus, elle était le seul terrain qui pût produire ce fruit de bénédiction, le Fils de Dieu fait homme, le Verbe incarné.

Il y a une distance incommensurable entre ces deux termes : le Verbe et la chair; le Verbe, la pensée divine, la lumière intellectuelle, créatrice de toutes choses; la chair, cet agrégat d'éléments grossiers, réfractaire aux opérations de l'intelligence. Seul, le Saint-Esprit pouvait rapprocher par l'intermédiaire d'une âme raisonnable, et unir en unité de personne deux termes si disparates.

Mais ce divin Esprit, essentiellement harmonique en ses opérations, voulut que la chair destinée au Verbe fût en quelque

manière angélique, pour être moins impropre à cette union transcendante.

Il la prit donc, non pas dans le courant impur des générations humaines, mais dans le sein d'une vierge et d'une vierge consacrée à Dieu. Vierge, Marie fournit au divin opérateur des éléments purs; vierge consacrée à Dieu, elle lui fournit des éléments saints. Il n'en reste pas moins vrai que le Fils de Dieu a dû surmonter une sorte d'horreur pour entrer dans le sein d'une vierge : *non horruisti virginis uterum*. Mais au moins était-ce pour lui un réceptacle immaculé; et l'amour ne recule pas devant le plus inconcevable abaissement.

L'Esprit divin, qui aime à opérer dans le secret, voulut entourer d'un voile le lumineux mystère de la conception virginale de Marie; et ce voile, impénétrable même, dit un Père, à l'œil de Satan, fut celui d'un chaste mariage. Il disposa que la Vierge Marie fût mariée à un homme de la race royale de David nommé Joseph.

Etrange contraste, dissonance harmonique, où se complaît l'artiste divin ! Marie sera vierge et mariée, avant d'être vierge et mère. Son union avec Joseph sera l'union de deux virginités ; sa virginité, protégée par le mariage lui-même, deviendra féconde par le souffle de l'Esprit. O admirable conseil du Très-Haut !

Ce mariage de Marie n'est pas un mariage fictif : c'est, dit saint Augustin, un vrai mariage consistant en l'union de deux âmes et de deux vies. Les droits du mariage sont intacts : Marie confie à Joseph sa virginité dont il se constitue le gardien, elle est à lui, elle est sa véritable épouse en demeurant vierge<sup>1</sup>.

Joseph, dans les conseils de Dieu, avait été préparé pour Marie : mis en sa présence, il l'aima d'un amour très pur, il accepta tout de suite de rester vierge avec elle vierge ; Marie ne pouvait inspirer que des pensées chastes, elle ne pouvait être aimée

1. Voir en particulier le sermon LI de saint Augustin, *De concordia Matthaei et Lucae*.

que d'un amour virginal. Joseph fut la première conquête de Marie en l'honneur de la sainte virginité.

Joseph, au dire de saint Jérôme<sup>1</sup>, avait une si haute idée de la chasteté de Marie, que, même en la voyant devenue mère, il ne put la croire coupable. Sans connaître quel mystère s'était accompli en elle, il soupçonna un mystère. Il domina les pensées pénibles qui essayaient de troubler son cœur; dans une conjoncture si déconcertante, il demeura calme et juste; s'il pensa renvoyer Marie, ce n'est pas qu'il la jugeât infidèle, c'était pour retrouver la paix de son âme. Marie se taisait et souffrait : Joseph souffrait et se taisait. L'ange intervint et éclaircit le mystère. Un flot de joie céleste pénétra l'âme des deux époux; ils se sentirent unis l'un à l'autre par un lien nouveau, celui de l'Enfant-Dieu qui se constituait leur enfant à tous deux, et qui voulait être, ne

1. Lib. I, *in cap. I Matthaei*. Texte inséré au Bréviaire la veille de Noël.

craint pas de dire saint Augustin, comme le fruit de leur mariage<sup>1</sup>.

O mystères de pureté! Il faut être pur pour vous comprendre, vous goûter et vous honorer dignement. O Marie, étendez sur nous le rayonnement de votre glorieuse pureté. Obtenez-nous, donnez-nous un cœur qui soit vraiment chaste, qui puisse s'offrir, quoique bien indigne encore, à l'inhabitation du Fils de Dieu ; transportez-nous en cette région immaculée, où la concupiscence n'a pas d'accès. On ne vous aime pas, ô Marie, sans aimer la pureté.

1. Même sermon que plus haut.

---

## IX

*L'Annonciation*

Arrêtons-nous au mystère de l'incarnation, si suave et si profond.

L'ange est en présence de la Vierge ; il la salue pleine de grâce : ce salut exprime une sorte d'éblouissement du regard angélique devant les trésors de grâce qu'il découvre en Marie.

Marie se trouble, non pas comme Zacharie de la vue de l'ange, mais bien de la salutation qu'il lui adresse : c'est son humilité qui s'inquiète.

L'ange lui déclare le mystère : elle sera mère du Fils du Très-Haut. Ici la Vierge se ressaisit magnifiquement ; elle traite avec Dieu comme d'égal à égal, son humilité se montre ferme et magnanime : elle demande une explication qui lui tient au cœur, elle est vierge et elle entend rester

vierge. Dieu, par la bouche de l'ange son ambassadeur, souscrit à cette condition qui entre dans ses conseils éternels : la Vierge concevra, elle mettra au monde, par la vertu du Très-Haut, par la descente du Saint-Esprit en elle. — A cette déclaration qui fait la pleine lumière, l'humilité de la Vierge s'incline : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Le mystère s'accomplit : la Vierge est devenue Mère de Dieu.

O merveilleux colloque, qui fait exhiler à l'âme de Marie les parfums des plus exquises vertus : l'humilité, la pureté virgine, l'obéissance, la foi, la foi surtout. Écoutons l'Église qui lui dit par la bouche d'Elisabeth : « Bienheureuse êtes vous, parce que vous avez cru ! » C'est par la foi, proclament saint Augustin et saint Bernard<sup>1</sup>, que la Vierge a conçu, *fide concepit*. Mettons au point un enseignement si lumineux.

C'est le Saint-Esprit qui a opéré le mystère de l'incarnation dans les entrailles

1. AUG., Sermo LXIX; — BERN., *In Nativ. Dom.*, Sermo II.

virginales de Marie; et Marie y a coopéré par un acte de foi sublime et héroïque: Aussitôt qu'elle a saisi la hauteur des desseins de Dieu, elle croit, sans l'ombre d'une hésitation, à leur réalisation *actuelle* en elle-même; et, par le fait de cette foi magnifique, ils se réalisent.

Nous insistons sur ce mot : *actuelle*. Les anciens patriarches croyaient à l'incarnation du Fils de Dieu comme à un événement futur : nous y croyons comme à un événement passé; la Sainte Vierge y crut comme à un mystère qui allait s'accomplir au moment même en elle et par elle. Son acte de foi étreignit la réalisation du mystère, alors que le nôtre s'y réfère tout simplement : ce qui est bien différent. Toute la foi des siècles antérieurs, infusée dans l'âme de Marie, y prit une vigueur qu'elle n'avait pas encore eue <sup>1</sup>; et c'est de Marie

1. Marie commença par avoir la foi en l'accomplissement *futur* des promesses prophétiques; elle eut la foi en leur accomplissement *actuel*; et elle inaugura notre foi qui les regarde comme accomplies. Sa foi occupe un point culminant, qui rattache les deux Testaments l'un à l'autre.

que découle toute la foi des siècles postérieurs. Nous croyons à la sainte incarnation, en Marie et par Marie, dont la foi prévient et soutient la nôtre. Elle est pour notre foi intime, ce qu'est Pierre pour la profession publique de cette foi.

Ah! redisons-le encore, Marie a conçu par la foi, *fide concepit*. Sa foi est entrée comme agent dans la réalisation de l'admirable mystère dont l'Esprit Saint fut l'opérateur. En ce mystère, quel dégagement des sens et de la matière! Le corps de Marie est angélisé par le suave arôme de la virginité; et c'est par l'acte le plus élevé de son intelligence qu'elle conçoit le Fils de Dieu; ce qui n'exclut pas d'ailleurs qu'elle l'ait également conçu par un tré-saillement profond de tout son être virginal.

Salut, ô Marie pleine de grâce! Salut, ô Marie Mère de Dieu! Salut, ô Marie mère des âmes!

Votre foi a coopéré au mystère de l'incarnation; votre foi concourt à nous engen-

drer à la vie divine, car celle-ci commence par la foi pour se consommer dans la vision de Dieu. Abraham mérita le nom de père des croyants; avec plus de vérité que lui, vous êtes la mère des croyants.

Faites-nous entrer en participation de votre foi : que par vous nous croyions en Jésus, et que croyant en lui nous ayons la vie éternelle!

Est-il besoin d'ajouter que votre foi était animée d'une charité ardente<sup>1</sup>? Le Fils de Dieu se fit le prisonnier volontaire de votre foi et de votre charité en même temps. Donnez-nous ces deux bras pour l'attirer en nous, et le garder à tout jamais dans nos cœurs.

1. *Fidei fervente charitate*, dit saint Augustin, Sermo CCXIV.

---

## X

*La Visitation*

Saint Paul exalte magnifiquement la primauté de Notre-Seigneur : « Il est avant tous, et toutes choses subsistent en lui : et il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne la primauté » (*Col.*, I, 17, 18.)

L'ordre de la rédemption, qui embrasse le genre humain, émane et découle de lui comme principe universel de grâce.

Entrant en ce monde, le Fils de Dieu se met dans la dépendance de Marie, qu'il se choisit pour mère ; en réalité, Marie est formée de ses mérites ; spirituellement la nouvelle Eve sort du flanc du nouvel Adam. L'immaculée conception de Marie relève de Jésus, et honore par avance la conception de Jésus dans son sein virginal.

De même, Jésus doit avoir un précurseur qui lui fraiera la voie, qui tournera vers lui les regards et les cœurs des hommes ; mais il prévient ce précurseur, il le sanctifie dès avant sa naissance. C'est là le mystère de la visitation. Seulement Jésus n'opère pas tout seul la sanctification de Jean-Baptiste ; il l'opère conjointement avec Marie. Marie est, dans l'ordre de dignité, la première conquête de la grâce rédemptrice ; elle interviendra mystérieusement dans la distribution de toutes les grâces émanées du Sauveur.

Saint Ambroise a décrit le mystère de la visitation avec beaucoup de fraîcheur et de délicatesse. Aussitôt enrichie d'un Enfant-Dieu, Marie est comme soulevée et emportée par le souffle du Saint-Esprit ; elle veut se mettre au service de sainte Elisabeth, sa cousine, qui bientôt va faire ses couches ; elle franchit les montagnes. Le salut et la joie entrent avec elle dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth <sup>1</sup>.

1. *In Lucam*, lib. II, 19

Elle salue Elisabeth, et tout aussitôt l'enfant que porte Elisabeth tressaille dans son sein; Elisabeth elle-même se trouve remplie du Saint-Esprit, elle reconnaît en Marie la mère de son Seigneur, elle la déclare bénie entre toutes les femmes; elle proclame qu'elle est bienheureuse d'avoir cru à la parole du Seigneur qui s'accomplira intégralement en elle. Et Marie entonne son *Magnificat*; elle reporte à Dieu, avec une humilité incomparable, toute la gloire des grandes choses qu'il a faites en elle; elle se voit acclamée bienheureuse par toutes les générations, et elle tient ses regards fixés sur sa propre bassesse; elle s'émerveille devant l'abîme des jugements de Dieu qui confond les superbes, et exalte les humbles; elle adore l'accomplissement miséricordieux des promesses faites à Abraham et à sa race spirituelle pour les siècles à venir.

C'est ainsi que touchée au vif par la parole d'Elisabeth, l'âme de Marie se révèle et s'épanouit tout entière; son cantique

devient le cantique de l'Église, le cantique des rachetés, le cantique des humbles. Disons avec saint Ambroise : « Que l'âme de Marie soit en nous tous pour glorifier le Seigneur, que son esprit soit en nous pour tressaillir en Dieu notre Sauveur <sup>1</sup> ! »

Les saints Pères ont vu en Marie et en Elisabeth l'antithèse de la loi nouvelle et de la loi ancienne. Reprenant leur pensée, Bossuet considère en Marie le type idéal du sacerdoce catholique : car, dit-il, elle est jeune, elle est vierge ; elle porte Jésus, elle le communique aux âmes <sup>2</sup>. Le sacerdoce ancien n'avait pas ces caractères : il subissait la loi du temps, il se transmettait par voie de génération. Le sacerdoce catholique se perpétue par l'élection divine : en lui tout est esprit, il reste jeune parce qu'il est virginal.

O Marie, que vous nous apparaissez, dans ce mystère, grande en votre humi-

1. *Id.* Ibid., 26.

2. Nous résumons les merveilleuses pensées que Bossuet développe dans son 2<sup>e</sup> sermon sur la Visitation adressé à des prêtres.

lité, aimable en votre charité ! Votre parole est l'étincelle mystérieuse qui éveille Jean-Baptiste à la vie de la grâce, c'est par vous que Jésus lui confère le germe de sa haute sainteté. Ah ! soyez l'instrument de Jésus pour retirer les âmes des ombres de la mort, pour les faire surgir à la lumière de la grâce.

En votre visitation, vous avez chanté le cantique de l'humilité : faites-nous entrer dans la phalange des humbles qui seuls sont vos vrais enfants.

Faites comprendre aux prêtres de votre fils Jésus quelle est leur dignité et leur beauté, puisqu'ils sont appelés à être vierges comme vous et comme vous toujours jeunes, puisque leur mission comme la vôtre est de porter Jésus aux âmes et de donner les âmes à Jésus.

---

## XI

*L'enfantement virginal*

*Jésus naquit de la Vierge Marie ! ô douce parole ! ô suave mystère ! La naissance de l'enfant est le complément de la maternité. La naissance de Jésus, en achevant la maternité de Marie, consacra du même coup sa virginalité intégrité.*

O Jésus, nous comprenons que, venant au monde, vous ayez dédaigné tout éclat extérieur. Votre naissance brille d'une splendeur unique ; elle est virginale. Naissiez dans une étable, reposez dans une crèche, ayez pour premiers courtisans des bergers. Dans ce mépris absolu de tout le faste humain, un signe divin est attaché à votre apparition ici-bas : vous naissez d'une vierge.

Vierge, Marie vous a conçu. Vierge, elle vous met au monde ; son enfantement est

sans lésion et sans douleur, car elle vous a conçu par un acte tout de lumière et de pureté, pleinement étranger à la concupis-  
cence. Il est juste qu'elle soit affranchie de la malédiction prononcée contre Eve : *Tu enfanteras dans la douleur.*

Le prophète Ezéchiel vit une porte close par laquelle entrait et sortait le Seigneur, et la porte demeurait close (XLIV, 1-8.) Cette porte toujours close, par laquelle le Seigneur entre et par laquelle il sort, est, d'après les saints Pères, l'emblème de la perpétuelle virginité de Marie, avant et après son enfantement divin.

Jésus, disent les saints docteurs, qui venait restaurer toutes choses en leur intégrité première et rajeunir le monde vieilli, aurait-il donc enlevé à sa mère la parure exquise de sa virginale intégrité ? Non, mille fois non. Loin de diminuer l'intégrité de sa mère, déclare l'Église, il l'a consacrée : *matris integritatem non minuit, sed sacravit.*

Ici élevons nos pensées plus haut que

la terre : la naissance temporelle du Fils de Dieu devait être modelée sur sa naissance éternelle.

Dans les splendeurs saintes, il est engendré par son Père comme Verbe coéternel : le Père lui communique la totalité substantielle de la nature divine ; mais en la communiquant à son Fils, il n'en perd rien lui-même. La nature divine est tout entière dans le Père qui engendre, sans fraction ni diminution, comme elle est tout entière dans le Fils qui est engendré. Par suite, on peut dire que le Père est vierge dans cet acte de génération sublime, puisqu'il y conserve sa parfaite intégrité. — C'est d'après ce type divin que Marie engendre humainement le Fils de Dieu, d'une manière toute spirituelle, toute lumineuse, sans aucune lésion de sa glorieuse intégrité virginale : elle devient mère et elle reste vierge.

Quand le Fils de Dieu, enseveli dans un tombeau vierge, en sortira plein de vie et de gloire, il laissera le tombeau intact

avec les sceaux qui le ferment : sa naissance à une vie immortelle sera ainsi, sous un certain rapport, une imitation de sa naissance à une vie mortelle du sein de Marie.

Cette naissance temporelle du Fils de Dieu implique le don que son Père fait de lui au monde : *Puer natus est nobis, filius datus est nobis*. Au jour béni de Noël, Dieu donne son Fils au monde pour en être le Sauveur. Avant sa naissance, il appartenait à Marie, sa mère, et, depuis l'avertissement de l'ange, à Joseph, son père adoptif. A sa naissance, il devient le bien de tous, pour être ensuite le bien de chacun.

C'est le Père céleste qui nous fait ce don, et c'est aussi Marie, la mère virginale. Au moment de mettre au monde, sous la motion du Saint-Esprit, le fils de sa virginité, Marie entre en communion intime avec l'ineffable charité du Père céleste ; et, dans une extase d'amour, elle nous donne Jésus. O charité ! O don du

Père céleste ! O don de Marie ! O Jésus qui êtes nôtre par Marie !

Ah ! puissions-nous reconnaître le don de Dieu, qui est aussi le don de Marie ! *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique*, s'exclamait le Sauveur (*Joan.*, III, 16), comme mis hors de lui-même à la vue d'une si inconcevable charité ! O Marie, faites-nous comprendre cette charité, autant qu'il est possible à notre faible esprit d'en atteindre la hauteur ; et surtout faites que nous y correspondions, en recevant avec un saint empressement et une profonde humilité, en gardant avec une fidélité entière et une vigilance de tous les instants, Celui que Dieu nous a donné, Celui que vous nous avez donné.

---

## XII

*La Purification*

Le premier acte du Verbe incarné fut de s'offrir à son Père en qualité de victime : « L'holocauste et le sacrifice pour le péché, vous ne les réclamez pas, ô mon Père : alors, j'ai dit : Me voici ! » (*Ps.*, xxxix, 7.)

L'humilité de l'étable, la dureté de la crèche, furent un milieu approprié à la céleste victime, faisant son apparition ici-bas.

Dès sa naissance, Jésus est persécuté ; la malice d'Hérode le guette pour le mettre à mort. Sa royauté porte ombrage au tyran.

Jésus est roi, Marie le sait ; il est victime, elle le sait aussi. Avec les lumières prophétiques que le Saint-Esprit verse dans son âme, avec ce pressentiment des mères

qui ne trompe pas, avertie par les présages douloureux qui s'accroissent de jour en jour, elle peut dire en montrant le nouveau-né, ce que saint Jean dira plus tard de Jésus homme fait : *Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.*

Le jour de la circoncision, l'agneau de Dieu répand les prémices de son sang; par les lèvres de Marie et de Joseph, l'enfant est nommé Jésus. Marie goûte la suavité de ce nom, mais au prix de quel déchirement de cœur! Le salut ne s'opère pas sans effusion de sang.

Arrive le jour de sa purification, qui est aussi le jour de la présentation au temple du nouveau-né. Ce jour-là, le Fils de Dieu prend contact avec l'ordonnance de la loi ancienne : c'est lui, ô Juifs, *le dominateur que vous cherchez, l'ange du Testament que vous voulez* (MAL., III, 1). Reconnaissez-vous, sous ces qualifications grandioses, le petit enfant de Bethléem, dont la mère est si pauvre qu'elle est réduite à offrir

pour elle-même l'oblation des indigents ? Et néanmoins c'est lui le grand Dieu, dont l'approche met en mouvement le ciel et la terre. Le Père céleste ne veut pas que l'entrée de son fils au temple passe inaperçue : le Saint-Esprit tient en réserve un saint vieillard, une veuve vénérable, qui annoncent à Israël la venue, en la personne de l'enfant de Marie, du Sauveur promis et attendu.

Cette journée sera-t-elle un pur triomphe pour l'humilité de Jésus, un rafraîchissement sans mélange pour les âmes aimantes de Marie et de Joseph ? Hélas ! non, le vieillard Siméon, prenant l'enfant dans ses bras, discerne en lui le caractère de victime, il l'indique comme le signe de contradiction planté au milieu d'Israël ; il annonce à Marie qu'un glaive de douleur transpercera son âme ; et sa parole lui fait sentir la pointe de ce glaive.

Marie ne l'ignorait pas, mais elle saisit cette vérité sous un jour plus pénétrant : c'est en qualité de victime qu'elle présen-

tait à Dieu son nouveau-né. Il est vrai, Dieu pour le moment ne requérait pas son immolation effective; mais cette immolation n'était que différée, elle s'accomplirait un jour sur un gibet sanglant. Elle offrait à Dieu, entre ses bras très purs, le sacrifice du matin : ce sacrifice était le prélude du sacrifice du soir qui s'offrirait sur les bras de la croix.

Reprenez, ô Marie, votre doux Jésus, mais sachez qu'il est voué au Père céleste en qualité de victime. Vous ne le possédez qu'à titre précaire, et comme un dépôt que Dieu vous confie; tenez-vous prête à le lui rendre. Élevez cet enfant de votre virginité pour le Calvaire.

Cette journée de joie si vive et si pure, mais traversée par une si poignante amertume, vit s'accomplir la purification légale de Marie, scellée par le sacrifice des pauvres, les deux tourterelles ou petites colombes. A cet exercice d'humilité, son âme très pure prit un accroissement de splendeur; la souffrance qui la visita se

traduisit en elle par une impression et réverbération de sainteté plus vive.

Le vrai purificateur, en cette journée mystérieuse, ce fut Jésus. Siméon, le tenant dans ses bras, le nomme la Lumière ; et, dans cette lumière, dit saint Augustin, il reprend sa jeunesse. La lumière qu'est Jésus est une lumière essentiellement purifiante et vivifiante ; à ses rayons, l'ancien monde se renouvelle et se transforme.

O Jésus, par Marie votre mère très pure, purifiez nos âmes, ô vous qui êtes indiqué prophétiquement *comme le feu qui fond les métaux ou comme l'herbe des foulons* (MAL., III, 2). Purifiez en particulier *les fils de Lévi* (ID., 3), les prêtres de la nouvelle alliance, afin qu'ils offrent des sacrifices de justice, des sacrifices tels que celui que votre mère offrit en ce jour en votre personne, sacrifice qui rejetait dans l'ombre les sacrifices anciens, sacrifice qui était un prélude du sacrifice de la croix.

---

## XIII

*Jésus perdu et retrouvé au temple*

La vie de Nazareth nous apparaît uniforme d'aspect : vie d'obéissance de la part de Jésus, vie de recueillement et de soins pieux pour la Vierge bénie, vie de méditation silencieuse et de labeur incessant pour saint Joseph.

Le Saint-Esprit plane sur l'humble demeure, et couvre d'un voile impénétrable, grâce à la présence de Joseph, l'homme du silence et du mystère, les trésors célestes qu'elle renferme.

La maison de Nazareth est un tabernacle, contenant les réalités de tout ce que l'ancien tabernacle avait en figure : l'arche d'alliance, c'est Jésus ; les deux séraphins adoreurs, ce sont Marie et Joseph ; le voile qui couvre le Saint des saints, c'est l'humilité de Jésus, de Marie et de Joseph,

faite de pureté immaculée, de pensées célestes, d'ardente charité, de royale splendeur<sup>1</sup>.

Un seul épisode ressort de cette vie cachée et laborieuse : la perte de l'Enfant-Jésus à Jérusalem et son recouvrement au temple après trois jours de recherche assidue et douloureuse de la part de Marie et de Joseph.

L'Enfant-Jésus atteignait sa douzième année, âge où commençait l'émancipation des enfants d'après les coutumes juives ; au moment où se terminaient les fêtes de Pâques, il se soustrait à la compagnie de sa mère très aimée, de son père adoptif. Il n'ignore pas que sa disparition causera à Marie et à Joseph la peine la plus sensible, et néanmoins il disparaît à leurs regards, et durant trois jours il se rend introuvable à leurs recherches.

Seul un motif impérieux d'ordre supé-

1. Nous commentons ainsi les quatre couleurs qui s'étaient sur le voile du tabernacle : la blancheur du lin, le bleu céleste, le rouge ardent et la pourpre.

rieur pouvait inspirer une telle conduite à l'Enfant-Dieu. Ce motif, Jésus l'invoque pour sa justification : « Ne faut-il pas, pouvez-vous l'ignorer ? que je sois occupé aux affaires de mon Père ? » (*Luc*, II, 49.) En d'autres termes : « J'ai une mission à remplir vis-à-vis de mon Père céleste ; et cette mission, je dois la remplir, au risque de meurtrir les cœurs les plus aimants pour moi et les plus aimés de moi. »

L'étonnement produit par cette conduite et cette déclaration de l'Enfant-Jésus, en Marie et Joseph, est tel, qu'il se fait dans leur esprit un obscurcissement passager ; ils ne comprennent pas !

Si nous ne nous trompons, cet épisode fait ressortir en traits lumineux, précisément par un contraste, l'état d'abaissement habituel de Jésus, sa docilité de tous les instants, sa soif d'obéir, durant les trente années de sa vie cachée. Joseph et Marie ne comprennent pas que celui qu'ils nomment leur fils ait pu leur causer un tel chagrin. L'interpellation de Marie à

Jésus, alors qu'elle le retrouve, *Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ?* indique assez qu'elle lui parlait avec l'abandon et aussi l'autorité d'une mère. Oubliait-elle qu'il était le Fils de Dieu ? Non, mais elle traitait avec lui comme avec son vrai fils.

L'épisode se clôt sur ce mot : *Il leur était soumis*, qui jette comme un grand voile d'une humilité allant jusqu'à l'anéantissement sur trente années de la vie humaine du Sauveur.

Le grand enseignement qui se dégage de la perte de Jésus au temple est celui-ci : Jésus doit être cherché. Non seulement par les âmes pécheresses qui ne l'ont que trop réellement perdu, mais par les âmes pures elles-mêmes qui ont au fond conservé sa présence bénie. Il se fit chercher par Marie et Joseph.

Ici-bas, la possession de Jésus n'est jamais complète, absolue, définitive ; elle implique le désir, elle implique la recherche : qui cesse de chercher risque de perdre ce qu'il possède.

La recherche de Jésus est le plus souvent pleine de joie, car elle est soutenue et vivifiée par une ferme espérance; elle est parfois douloureuse, il s'y mêle une anxiété, une crainte.

O Marie, vous avez dû chercher Jésus, et même avec anxiété, avec crainte. Ah! nous vous en conjurons, apprenez-nous à chercher cet objet si désirable, toujours avec espérance, encore que notre cœur éprouve un frisson d'angoisse. Si nous cherchons avec vous, si vous êtes notre guide en cette recherche, nous trouverons sûrement Celui que nous aimons, et nous entrerons en sa possession pour ne jamais le perdre : possession, qui est pour l'âme l'éternelle félicité.

---

## XIV

*Les noces de Cana*

Les noces de Cana mettent en présence Jésus et Marie, et marquent d'un trait net leur attitude respective.

Le vin manque à ces noces, que Jésus honore par son intervention pour consacrer le principe des justes noces. Les époux sont dans la confusion. Marie, dont le cœur est ému d'une compassion qu'elle ne peut contenir, se tourne vers Jésus, et, sans lui adresser une demande expresse, lui dit : *Ils n'ont pas de vin !* — Jésus lui répond : *Femme, qu'il y a-t-il entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue* (JOAN, II, 4.)

Cette réponse demande une explication : il faut interpréter cette locution d'après les passages similaires où elle est employée.

Or, partout où elle est mise en avant, elle implique de la part de celui qui parle

un effort pour détourner une violence qui lui est faite, et qu'il subit, ne voulant pas entrer en lutte avec la personne qui la lui fait. Elle se traduit très bien : Laissez-moi, n'insistez pas<sup>1</sup> ! Dans la circonstance qui nous occupe, nous pouvons la rendre comme il suit : *Ma mère, laissez-moi, n'insistez pas, mon heure n'est pas encore venue.*

Ainsi, Marie demande à Jésus un miracle, pour subvenir au besoin des époux ; et Jésus se défend d'opérer le miracle, en déclarant que l'heure de sa manifestation par les miracles, marquée dans les décrets célestes, n'est pas encore venue ; et il prie sa mère de ne pas insister pour qu'il l'opère.

Mesurez quelle fin de non-recevoir Jésus oppose aux discrètes sollicitations de sa mère : c'est les yeux arrêtés sur les décrets célestes, auxquels il veut rester assujéti en tous points, qu'il cherche à décliner sa demande.

Et toutefois il opère le miracle. Marie a

(1) *Omitte me* : c'est le sens que Maldonat donne très catégoriquement.

senti que le cœur de son fils était incliné à l'exaucer quand même, et elle dit aux serviteurs : *Faites tout ce qu'il vous dira*. Elle attend avec confiance, et Jésus change en vin l'eau versée dans les six urnes de pierre.

De cet épisode, il ressort que Marie par le Saint-Esprit est toute-puissante sur le cœur de son fils, et que son intervention va jusqu'à lui faire devancer l'heure marquée dans les décrets célestes.

Oh ! que ce spectacle est beau et consolant ! quelle délicatesse dans la demande de Marie ! quelle violence victorieuse faite au cœur de Jésus ! quelle promptitude, de la part de celui-ci, à modifier certaines dispositions des décrets divins pour se plier à un simple désir de sa mère ! Son premier miracle, unique dans sa teneur, est fait à la sollicitation de Marie, comme la première grâce rédemptrice jaillit de son cœur par Marie.

Et ce premier miracle a pour effet d'amener les disciples de Jésus à croire en lui d'une manière ferme.

Ainsi Marie concourt à justifier Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus; et maintenant elle concourt à établir dans la foi les apôtres, à affermir ces colonnes de l'Église. Les grâces secrètes coulent par elle; les grâces publiques éclatent à sa requête. Rien n'échappe à son influence.

O Marie, nous comprenons l'étendue illimitée du pouvoir que vous exercez sur le cœur de Jésus; usez-en en notre faveur, ô vous qui êtes la mère et du Seigneur et du pécheur.

Le vin, c'est la charité; l'eau, c'est la froideur; les urnes de pierre, ce sont les cœurs des hommes. Obtenez que, dans nos cœurs, la froideur de l'égoïsme, l'amour du monde, fasse place à la charité, à l'amour de Dieu. Etablissez fermement par le fait même la foi en nos esprits : qu'ils n'oscillent plus au souffle de l'erreur ou des opinions humaines; qu'ils soient fixés en Jésus, Dieu tout-puissant, Sauveur du monde.

## XV

*La vie apostolique de Marie*

Dans la vie apostolique de Jésus, la Sainte Vierge apparaît discrètement voilée, mais néanmoins très active en sa sollicitude.

L'action de Marie se développe parallèlement à l'action de Jésus. Celui-ci a le cortège des apôtres; Marie a pour compagnes les saintes femmes, dont deux au moins sont mères d'apôtres; elle veille avec elles aux besoins de Jésus et de la troupe apostolique; elle ne peut complètement cacher sa présence sur le théâtre de l'apostolat de son fils<sup>1</sup>.

Elle était là certainement, ou du moins elle était proche, quand une pieuse femme

1. La présence de Marie y est signalée au moins une fois dans l'évangile : d'un autre côté, il est marqué dans le récit évangélique que des femmes galiléennes suivaient Jésus prêchant et pourvoyaient à ses besoins (MAT., XXVII, 55, 56); et parmi elles sont nommément indiquées les trois Marie, compagnes habituelles de la Sainte Vierge.

crie au Sauveur : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité!* Et Jésus répond : *Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent.* (LUC., XI, 27, 28.)

D'après les saints Pères, cette déclaration renferme un suprême éloge de Marie. Elle est heureuse entre toutes les femmes, non parce qu'elle a engendré corporellement le Sauveur, mais parce que très fidèlement elle a gardé dans son cœur le Verbe de Dieu!

Marie conservait dans son cœur la parole de Dieu, qui y fructifiait merveilleusement.

Son cœur, d'après l'évangile (*Luc.*, II, 19, 51), était un écrin précieux où s'enchassaient au fur et à mesure les faits et gestes, et aussi les enseignements de Jésus. — Elle était mère : les mères n'oublient rien des actions ou dires de leurs enfants.

Jésus avait des brebis qui écoutaient sa voix : sa mère très sainte était la plus attentive, la plus docile de toutes ses brebis.

Mais elle était mieux qu'une simple bre-

bis : elle était une brebis mère ; elle attirait à Notre-Seigneur d'autres brebis ; elle entraînait pour quelque chose par sa prière dans toutes les conversions que Jésus opérerait ; et il est vraisemblable de penser que sa voix d'un charme irrésistible, dans laquelle vibrait le souffle du Saint-Esprit, lui amena bien des âmes. Si Madeleine courut avec tant de confiance et d'abandon aux pieds de Jésus, n'est-il pas permis de soupçonner que Marie avait découvert à la pécheresse quelque chose de la suavité de son fils ? Et réciproquement Jésus confia Madeleine repentante à sa mère ; et désormais la pécheresse nous apparaît à côté de la Toute-Sainte ; nous les retrouverons toutes les deux au pied de la croix.

A celui qui lui disait : *Seigneur, votre mère et vos frères sont là qui vous attendent*, Jésus répond : *Celui-là qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, c'est lui qui est mon frère, ma sœur et ma mère.* (MAT., XII, 46, 50.) Il est frère de Jésus, explique à ce propos saint Grégoire, parce que,

à l'exemple de Jésus, il fait la volonté du Père céleste ; et il est mère de Jésus, parce qu'il enseigne aux autres à faire cette volonté adorable. Marie, mère de Jésus selon la chair, était aussi et d'une manière éminente sa mère dans l'esprit des vrais croyants qui accomplissent la volonté du Père.

O Marie, nous honorons votre apostolat, qui a commencé avec l'apostolat de Jésus, et qui se continue et se continuera jusqu'à la fin des temps dans toute l'Église.

O Marie, exercez sur nous cette action si pénétrante : c'est le Père céleste qui attire à Jésus (*Joan.*, vi, 44) ; et c'est vous aussi, qui en dépendance du Père céleste, attirez à lui.

En ceux qu'il attire ainsi, le Père céleste met la ressemblance de son Fils unique, et alors il les adopte pour ses enfants. Vous faites de même, ô Marie : dans les âmes que vous attirez, tous vos soins maternels tendent à produire la ressemblance de Jésus, et ainsi vous les gardez, vous les mûrissez pour la vie éternelle.

## XVI

*Marie au Calvaire*

L'évangile nous fait retrouver Marie au Calvaire.

On peut croire pieusement que Marie assistait à la dernière Cène; du moins on ne saurait guère douter qu'elle ait reçu alors le corps de son fils qui la mit avec lui en état d'hostie et de sacrifice<sup>1</sup>. Car le propre de la communion est de nous mettre en état de sacrifice. Jésus commença par s'immoler lui-même, avant de se livrer aux mains de ses ennemis et de ses bourreaux. En recevant la communion des mains de Jésus, en cette soirée pleine de

1. Les paroles de l'institution de la sainte Eucharistie, cela est évident, furent adressées aux seuls apôtres. Mais cette constatation n'exclut pas absolument que Marie ait été présente. Il est en tout cas plausible de penser qu'elle faisait la Pâque dans une salle voisine du Cénacle avec les saintes femmes, et que l'Eucharistie aussitôt instituée lui fut apportée.

mystère, Marie entra avec lui dans un esprit de sacrifice et d'immolation.

Que devint cette mère aimante, qui devinait tout alors même qu'elle ne voyait pas, durant les premières scènes de la tragédie sanglante qui transforma son fils bien-aimé en homme de douleur ? Nous ne le savons pas.

La tradition de l'Église nous la montre qui, sur le chemin du Calvaire, vient à la rencontre de Jésus portant sa croix ; elle ajoute même que, le voyant apparaître tout livide, ensanglanté et couvert de crachats, le front couronné d'épines, courbé sous le faix écrasant d'une croix pesante, elle ne put soutenir ce spectacle et s'évanouit.

Elle s'évanouit, acceptons cette tradition, c'est la défaillance de la nature, comme Jésus tomba en agonie au Jardin des Oliviers. Mais elle se ressaisit ; et l'évangile nous la montre debout au pied de la croix.

Jésus crucifié, élevé de terre, entre son Père irrité et sa mère éplorée, tel est le

spectacle essentiel que le Calvaire nous offre ; et tout le reste n'est qu'accessoire.

Un sacrifice était offert : le sacrifice sanglant du soir après le sacrifice mystique du matin. Jésus était à la fois sacrificateur et victime ; et Marie participait à ce double rôle.

Or, remarque Bossuet, un sacrifice est un rite sacré, qui veut être accompli avec gravité par le sacrificateur, et accepté de bon cœur par la victime : celle-ci doit montrer de la constance et du courage<sup>1</sup>.

A la ressemblance de Jésus qui du haut de la croix, avec une possession de lui-même inaltérable, procurait le ponctuel accomplissement des prophéties, Marie, victime avec lui, fut constante et courageuse au delà de ce que comportent les forces humaines. Elle se tint debout au pied de la croix, plongée dans un abîme de douleur, et toutefois s'unissant à la volonté du Père céleste qui était de livrer son fils à la mort pour la rédemption du

1. Sermon sur la compassion de la Sainte Vierge.

monde ; elle cédaït les droits que, comme mère, elle avait elle aussi sur Jésus ; elle l'offrait en sacrifice pour le salut des âmes ; elle mérita ainsi de devenir corédemptrice du monde en dépendance de Jésus.

Le Saint-Esprit fut le secret opérateur du sacrifice de la croix : saint Paul nous déclare que Jésus s'est offert par le Saint-Esprit en hostie immaculée. (*Heb.*, IX, 14.) Ce divin Esprit était également en Marie pour unir en un seul sacrifice la mère et le fils, pour les consumer l'un et l'autre dans un même embrasement d'amour.

Puissions-nous, par ce même Esprit, être nous-mêmes associés à ce sacrifice, qui étendra sur nous sa vertu sanctifiante ! Puisse notre agonie être unie à l'agonie de Jésus et notre mort unie à la mort de Jésus ! L'occupation de Jésus sur la croix était d'attirer et de concentrer en lui toutes les âmes, pour les offrir toutes à son Père en sacrifice avec lui-même. Tenons-nous, fixons-nous dans cette offrande faite une fois pour toutes, mais qui doit se renouve-

ler pour chacun de nous au moment de notre mort. Etre uni, comme le bon larron, au sacrifice de Jésus, c'est l'unique moyen de parvenir à la patrie céleste.

O Marie, vous êtes désignée pour nous obtenir cette grâce, résumé et consommation de toute grâce, vous qui vous êtes tenue au pied de la croix, vous qui avez formé un même sacrifice avec Jésus mourant pour nous!

---

## XVII

*Marie et saint Jean*

Sur la croix, Jésus prononça les sept paroles. Les trois premières concernent le salut des hommes : Jésus prie son Père céleste pour ses bourreaux, il donne au bon larron l'assurance qu'il l'introduira aujourd'hui même au paradis, enfin il lègue sa mère chérie à saint Jean, le disciple bien-aimé.

Cette troisième parole fut dite, croyons-nous, au moment où le ciel et la terre se couvrirent de ténèbres. Alors le silence se fit autour de la croix, les ricanements des Juifs s'éteignirent dans un frisson d'épouvante, ils s'écartèrent de cette croix, de ce gibet d'ignominie dans lequel ils soupçonnaient le trône d'un juge; Marie et Jean s'approchèrent librement de la victime.

Les yeux mourants de Jésus se reposè-

rent avec une tendresse infinie sur sa mère et sur son disciple bien-aimé; et alors, comme dit saint Augustin, et ce sens littéral doit être mis en avant, en bon fils qu'il était, Jésus, au moment de quitter ce monde, voulut pourvoir sa mère d'un soutien et d'un appui; et il la confia, vierge, à celui de ses apôtres qui était vierge, *virginem virgini commendavit*.

O partage sublime entre les deux grands apôtres, modèles du dévouement et de l'amour! A Pierre, Jésus remet son Église; à Jean, il remet sa mère.

Saint Bernard enseigne que cette parole: *Femme, voilà ton fils*, dite par le Sauveur en indiquant saint Jean à Marie, fut le glaive de douleur qui transperça son âme<sup>1</sup>. Marie sentit que, humainement parlant, elle perdait son Jésus: et, au lieu de ce fils de sa virginité, de ce fils qui était le propre Fils de Dieu, elle recevait en échange un fils adoptif, fils aimable et aimé, il est vrai, mais ce n'était plus son Jésus!

1. *In Dom. infra. Octavam Assumpt, sermo, in fine.*

Elle s'inclina amoureusement devant la volonté du Père céleste, qui opérait cette substitution : il fallait qu'elle devînt mère vis-à-vis de saint Jean, que celui-ci fût son vrai fils quoique adoptif : une nouvelle maternité était créée en elle par le Saint-Esprit, maternité douloureuse, étendue à tous les hommes, s'exerçant spécialement sur les chrétiens membres de son Fils par le baptême, et plus spécialement encore sur les élus.

Saint Jean, au pied de la croix avec Marie, représente toute l'humanité rachetée ; mais aussi, dans cette humanité, il désigne une élite. Jésus atteste dans l'évangile que ceux que son Père lui donne, il les garde, et qu'aucun d'eux ne périt, sauf le fils de perdition. (*Joan.*, xvii, 12.) Ceux que le Père donne au Fils, ce sont ceux-là mêmes que Jésus remet à sa mère ; à savoir les élus qui persévèrent dans son amour jusqu'à la croix, et qui en elle trouvent un gage assuré de la vie éternelle.

Le vrai fils de Marie est celui qui la suit

sur le Calvaire, qui se tient avec elle au pied de la croix : celui-là lui est si étroitement uni par le Saint-Esprit, que le lien ne peut se rompre et qu'il subsistera dans les siècles des siècles.

O Marie, nous voulons être vos vrais enfants, nous ne voulons pas être séparés de vous. Faites-nous comprendre que c'est seulement au pied de la croix qu'on vous trouve ; que c'est là seulement que, par les lèvres de Jésus, se forme entre vous et vos vrais enfants le lien qui ne se rompra jamais ; là que sa parole : *Enfant, voilà votre mère*, a son total et définitif accomplissement.

Faites-nous donc renoncer généreusement aux plaisirs et aux vanités du monde, qui sont incompatibles avec la croix de Jésus ! Faites-nous embrasser les humiliations et les souffrances de Jésus. Que ce soit là notre partage ; car c'est celui des élus et des saints.

---

## XVIII

*Marie et Jésus ressuscité*

Il est très remarquable que Marie, mère de Jésus, ne paraît pas au tombeau de son fils. Les saintes femmes, ses compagnes d'ordinaire inséparables, y viennent de grand matin, les mains chargées de précieux aromates ; à la nouvelle du sépulcre vide, Pierre et Jean y accourent. Dans ce va-et-vient, mêlé de crainte et d'espérance, Marie ne se montre pas. Comment expliquer son absence ?

D'une manière bien simple. Les apôtres et les saintes femmes n'avaient pas compris ce que Jésus leur avait annoncé de sa propre résurrection ; cette notion n'était pas entrée dans leur esprit, que le drame de sa mort sanglante avait troublé profondément ; par suite, ils n'ajoutent foi que difficilement même à l'évidence du fait.

Marie au contraire croyait très fermement à la résurrection de son fils bien-aimé; elle l'attendait avec une invincible assurance; elle ne bougea pas de sa demeure au matin du troisième jour, elle y resta absorbée dans une muette et confiante prière.

Jésus, à la pointe du jour, sortit de son tombeau; et il est certain, encore que sur ce point l'évangile se taise, qu'au moment même de sa résurrection il apparut à sa très sainte mère. Il lui devait de toute manière cette apparition. Sa vue opéra en Marie une mystique résurrection: du fond de tristesse où elle s'était abîmée comme morte, elle passa à une allégresse inexprimable, à une reprise de vie toute divine. Elle baisa en les adorant les plaies de son fils, qui l'embrassa tendrement.

Tandis que Marie-Madeleine, Marie Salomé et l'autre Marie allaient au monument dolentes et inquiètes, Marie, mère de Jésus jouissait des embrassements de son fils, et chantait avec lui l'hymne d'action de grâces au Père céleste.

Mais pourquoi ne donna-t-elle pas aux saintes femmes, ses amies, la nouvelle de la résurrection ? Parce qu'il était dans l'ordre de la Providence qu'elles se convainquissent elles-mêmes de cette résurrection bienheureuse par l'évidence du fait, présenté à leurs yeux dans les apparitions successives de Jésus. Les hésitations à croire des saintes femmes et des apôtres, cédant à des preuves palpables et réitérées, étaient un élément nécessaire à la démonstration historique de la résurrection de Jésus. En les voyant passer si naïvement par les phases de l'ignorance et du doute pour aboutir à une foi ferme, notre foi se forme et devient inébranlable. Le témoignage d'une mère n'eût pas été historiquement recevable.

Et néanmoins la foi de Marie, si elle n'est pas le fondement apologétique de notre foi, en est le fondement intime. Jésus avait annoncé clairement d'avance sa résurrection, comme il avait annoncé sa mort sur la croix : mais nul, même parmi ses apô-

tres, n'avait saisi la portée exacte de ses paroles, nul ne s'y était arrêté comme à une donnée certaine. Seule Marie avait ajouté pleinement foi à la déclaration de son fils. Or c'est là, au dire du Sauveur, l'essence même de la foi, croire sans voir, croire sur une simple affirmation divine. *Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru!* Sous ce rapport, la foi de Marie est le modèle, elle est la forme de notre foi.

Nous avons honoré l'excellence de la foi de Marie relativement au mystère de l'incarnation; honorons-la encore par rapport à la résurrection de son divin fils. Comprendons que la foi de Marie représente, avec éminence, la foi indéfectible de l'Église; et qu'elle exerce une influence décisive sur la génération et l'accroissement de la foi dans toutes les âmes. Toutes les vertus se consomment dans la charité; mais une grande charité suppose une foi ferme et vive.

Prions donc Marie qu'elle nous fasse par-

ticiper à la grandeur de la foi qui l'anima ici-bas, qu'elle nous fasse vivre de la foi, et que par la foi elle fasse vivre en nous son fils Jésus. Car c'est par la foi que Jésus habite dans nos cœurs : *Christum habitare per fidem in cordibus vestris.* (Eph., III, 17.)

---

## XIX

*Marie à l'Ascension .*

Marie n'est pas expressément nommée comme ayant assisté à l'ascension de son divin fils ; mais il nous paraît hors de doute qu'elle et tous ceux qui peu après se renfermèrent au Cénacle y assistèrent.

Elle vit de ses yeux maternels Jésus quittant la terre, et, après une dernière bénédiction donnée à tous les siens, s'élevant avec une vitesse accélérée dans les profondeurs des cieux, où il disparut derrière une nuée éblouissante.

Elle eut sans doute aussi la vision des âmes bienheureuses de l'Ancien Testament, qui accompagnaient le triomphe de Jésus ; et ces âmes s'inclinèrent avec un profond respect devant la mère de leur Sauveur.

Il faut tenir pour un miracle que l'âme

de Marie, au moment où Jésus quitta la terre, n'ait pas rompu les liens de son corps, pour le suivre effectivement au ciel. Mais elle l'y suivit en esprit, elle y monta en esprit. Le mystère de l'ascension produisit en Marie une ascension spirituelle.

C'est ici le lieu de considérer pieusement quelles merveilles de grâce les mystères du Sauveur opérèrent, par le Saint-Esprit, dans l'âme de sa mère. Ces mystères sont appelés à produire des effets puissants de sanctification dans l'âme de tous les chrétiens : ils se reproduisirent en Marie d'une manière très excellente et qui est le type de leur reproduction mystique en chacun de nous.

Par la mort de Jésus, déclare l'apôtre saint Paul, nous sommes morts à nos péchés<sup>1</sup>. Marie, qui était pure de tout péché n'eut pas à mourir de la sorte; mais on peut dire qu'elle mourut à toutes les

1. Nous résumons la doctrine de saint Paul au ch. vi de l'Épître aux Romains. De même dans le paragraphe suivant.

pensées de la terre, même les plus innocentes. Tant qu'elle vécut ici-bas après la passion, l'impression de Jésus mourant sur la croix forma un voile de deuil interposé entre son âme et les choses de ce monde.

Par la résurrection de Jésus, nous sommes établis fermement dans la justice; et si nous correspondons à la grâce qui nous est faite, elle nous met à l'abri d'un retour offensif du péché. Nous sommes initiés à une vie très intérieure, à une vie de résurrection que saint Paul dit être « cachée en Dieu avec Jésus-Christ ». (*Col.*, III, 3.) Marie, établie dès son immaculée conception en une inamissible justice, se retira plus profondément que jamais, après la résurrection de son fils, du commerce des créatures; elle mena éminemment la vie d'union et d'adoration dont parle saint Paul: pareille à Jésus durant les quarante jours qu'il passa sur la terre avant son ascension, Marie se tenait habituellement fixée dans le sein du Père, elle ne se prêtait aux re-

lations du dehors que par condescendance et charité.

Par l'ascension de Jésus, nous sommes transportés au ciel en pensée et en désir ; et même nous y siégeons avec Jésus (*Eph.*, II, 6), comme si par anticipation nous participions à sa gloire. C'est en Marie que nous contemplons l'épanouissement plénier de cet état céleste du chrétien. Seulement, par le fait même, elle ne vivait sur terre que par un miracle continu : ce qui l'y retenait, ce qui lui donnait la force de supporter son exil, c'était la volonté de Dieu qui, pour des desseins d'une haute sagesse, différait l'heure de sa réunion éternelle à Jésus.

Ah ! prions Marie, afin que les mystères de Jésus, par l'opération du Saint-Esprit dans nos âmes, y deviennent une réalité de plus en plus vécue ; afin qu'ils y soient comme un ferment divin qui pénètre nos puissances, et en absorbe peu à peu toute l'activité. Dieu, pour sa gloire et dans notre intérêt, ne veut pas de demi-mesu-

res; il prétend opérer en nous une transformation de tout en tout. Vis-à-vis du péché, ce n'est pas une rupture momentanée, c'est une mort définitive. La justice ne nous est pas seulement appliquée, elle entre au plus intime de notre être. Une vie nouvelle est substituée en nous à la vieille vie imprégnée de péché; nous ne sommes plus nous-mêmes, nous devenons une appartenante de Jésus; nous devenons ses membres, en pleine harmonie de grâce et de lumière avec leur chef. Tels sont les desseins de Dieu.

O Marie, en qui nous admirons l'épanouissement d'une vie toute divine, obtenez que la miséricordieuse volonté de Dieu se réalise entièrement en nous; et que, mourant au péché, nous stabilisant dans la justice, nous vivions dès maintenant au ciel avec Notre-Seigneur.

---

## XX

*Marie au Cénacle*

Là où Marie apparaît sans conteste possible, là où elle est nommément désignée, c'est au Cénacle. Et à juste titre : étant l'épouse du Saint-Esprit, elle est de droit la reine du Cénacle, la mère de tous ceux qui y sont réunis dans l'attente de cet Esprit de lumière et d'amour.

Les apôtres, les saintes femmes, les pieux fidèles qui y entrèrent, ils étaient cent vingt personnes, possédaient un double gage assuré de la venue certaine du Saint-Esprit : c'était d'un côté la promesse de Jésus qui était monté au ciel pour le leur envoyer de la part du Père; de l'autre, la présence de Marie qui priait avec eux pour attirer dans leurs âmes le Consolateur céleste, l'Esprit de vérité promis par Jésus.

S'ils persévèrent infatigablement dans la prière durant neuf jours, c'est que Marie soutient leur prière en y mêlant la sienne.

La fonction propre de Marie, qui est d'établir la communication entre la terre et le ciel, ressort merveilleusement dans le grand jour de la Pentecôte chrétienne, qui marque la vraie naissance de l'Église de Jésus-Christ ici-bas. C'est par elle que le divin fluide (s'il est permis de s'exprimer ainsi) se répandit sur les apôtres et sur tous ceux qui constituaient avec eux les éléments primitifs de l'Église, Église enseignée avec l'Église enseignante. A la troisième heure du jour, le Saint-Esprit, annoncé par un tourbillon impétueux, opéra sa descente; il vivifia ces éléments et les fusionna intimement ensemble; et de leur fusion surgit l'Église, corps vivant d'une vie divine, parlant par l'organe de ses chefs avec l'autorité du Christ, agissant dans une sphère supérieure aux intérêts humains, si bien uni et trempé qu'il durera malgré les persécutions les plus violentes

et les plus insidieuses jusqu'à la fin des siècles. Comme le propre caractère de cette Église est l'affirmation indéfectible de la vérité, comme elle est l'épouse du Verbe, le Saint-Esprit descendit pour la créer sous forme de langues de feu, qui se reposèrent sur la tête de chacun des membres du Cénacle<sup>1</sup>; et la première manifestation de la société nouvelle fut que, par la bouche des apôtres, elle parla toutes les langues des nations.

Marie fut, n'en doutons pas, l'associée du Saint-Esprit dans la production et la mise au jour de la sainte Église catholique; et le Saint-Esprit forma celle-ci à la ressemblance de sa chère épouse. Marie est le type de l'Église, dit saint Ambroise, *Maria typus Ecclesix*<sup>2</sup>. Marie est vierge; l'Église, dans sa réalité spirituelle, est vierge. Marie est mère du Christ; l'Église

1. Une opinion communément admise est que le Saint-Esprit descendit tout d'abord en forme de globe de feu sur la tête de Marie, puis se partagea en langues ardentes qui se posèrent sur chacune des 120 personnes présentes.

2. *In Luc.* lib. II.

est mère des membres du Christ. Marie est unique : l'Église est unique.

L'Église est tout entière dans une dépendance de grâce vis-à-vis de Marie, qui influe sur elle prise dans son ensemble, comme elle influe sur chacun de ses membres. Nous nous contentons pour le moment de tracer ces lignes générales.

Marie, au jour de la Pentecôte, reçut-elle un accroissement de grâce? Assurément. Et cet accroissement répondait à la fonction de grâce qu'elle est appelée à exercer vis-à-vis de l'Église. Descendant sur la Sainte Vierge le jour de l'incarnation, le Saint-Esprit la rendit mère de Dieu; descendant sur elle le jour de la Pentecôte, il la rendit mère de l'Église, et lui départit les dons appropriés à cette maternité nouvelle.

Ces dons ne sont autres que les dons mêmes du Saint-Esprit portés à un degré éminent, non plus seulement opérant en Marie sa sanctification personnelle, mais influant sur toute l'Église et sur chacun de

ses membres. Ces dons admirables, trésor de l'Église, richesse des âmes, vous les possédez, ô Marie, avec un pouvoir de contribuer à leur communication. Ah! nous vous en conjurons, faites-les descendre avec abondance en tous vos enfants. Mettez en nous la crainte qui résulte d'une vive impression de la sainteté de Dieu, la piété qui adoucit la crainte, la science qui règle la piété, la force qui donne d'accomplir ce que la science indique, le conseil qui dirige l'emploi de la force, l'intelligence qui harmonise les décisions du conseil, la sagesse enfin qui fait pénétrer jusque dans la moelle de l'âme Dieu saisi par l'intelligence et consomme en elle la ressemblance divine.

---

## XXI

*Dernières années de Marie*

La vie terrestre de Marie enferme la vie terrestre de Jésus, et la déborde après comme avant.

Le jour s'annonce par une aurore ; il se termine par un crépuscule.

Marie fut l'aurore de Jésus : aurore vraiment splendide, qui éblouissait les yeux des anges, et qui ne passa pas inaperçue aux yeux de certains croyants. Cette céleste aurore engendra à son heure le soleil de justice.

Marie fut aussi le crépuscule de Jésus : le divin soleil, revenant à son point de départ, disparaissant après sa carrière remplie dans les profondeurs des cieux, laissa sur la terre Marie, qui, plusieurs années encore, par l'irradiation de sa pré-

sence, prolongea sensiblement les rayons de l'astre disparu.

Il en eût trop coûté aux apôtres et aux premiers fidèles de perdre en même temps la présence sensible de Jésus et celle de Marie. Dieu fait tout avec mesure et par transitions. Son intention était de retirer au ciel et l'humanité de Jésus et la Vierge Marie, afin d'établir entre les croyants et ces deux objets de leur culte un lien de pure foi. Mais il se contente tout d'abord de soustraire Jésus à la vue des premiers fidèles; par une condescendance paternelle, il leur laisse Marie qui les initie à la vie de la foi pure et de l'amour désintéressé.

En ces dernières années de sa vie, Marie fut l'âme de l'Église, l'inspiratrice des apôtres et des évangélistes, la forme et le modèle exquis des premiers chrétiens.

Ceux-ci, nous disent les Actes des apôtres (iv, 32) n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, tant ils s'aimaient! Marie était le cœur de ce cœur, l'âme de cette âme.

Ils allaient à la table sainte, et recevaient chaque jour le pain des anges avec une merveilleuse allégresse : c'était Marie qui leur communiquait cet élan vers Jésus dans l'eucharistie, qui leur révélait tous les trésors de miséricorde et de bonté cachés dans le cœur de Jésus.

Ils étaient heureux de souffrir pour le nom de Jésus; cet héroïsme leur était inspiré par Marie, qui rend tous ses enfants amants de la croix.

Ajouterons-nous qu'elle instruisait les évangélistes, elle qui avait conservé fidèlement dans son cœur le souvenir exact de tous les gestes et dires de Jésus depuis son enfance?

Les apôtres la consultaient, et prenaient d'elle conseil en toutes choses; mais elle était si humble, qu'elle voulait leur être soumise en tout, comme la dernière de l'assemblée des fidèles; elle enseignait à tous par son exemple la soumission parfaite aux chefs de l'Église.

Saint Jean, avec lequel habitait Marie,

ne lui doit-il pas les mystiques élans de son âme contemplative, et la connaissance intime et pénétrante qu'il a de Jésus? Sans doute Jésus lui-même s'était communiqué à son disciple avec une familiarité sans exemple : mais les impressions reçues furent cultivées et mises en valeur par son tête-à-tête de plusieurs années avec Marie.

Tel était le rayonnement extérieur de Marie, après l'ascension de Jésus : intérieurement, elle souffrait une sorte de passion délicieuse d'amour, dans laquelle sa vie se consumait lentement. Elle souffrait parce qu'elle était éloignée de son bien-aimé; et seule la sainte communion lui apportait quelque soulagement. Mais ceux-là qui communient bien le savent, la communion ne console pas entièrement l'âme qui souffre de son exil, elle rend même son désir du ciel plus désespérément ardent. La volonté de Dieu, qui retenait Marie sur la terre, était son vrai soutien et son rafraîchissement.

O vie de désirs et de soumission! O souffrance d'amour! O aspirations vers le ciel! O Marie, faites que nos âmes tendent vers le ciel de toutes leurs forces et ne trouvent ici-bas de réconfort que dans l'accomplissement de la volonté de Dieu!



## XXII

*La mort de Marie*

La vie très divine de Marie ici-bas peut se diviser en trois périodes, qui, si nous ne nous trompons, ont chacune leur caractère distinct :

Une période de formation, depuis son immaculée conception jusqu'à sa maternité divine. En cette période, l'effort intérieur de Marie, très suave et très énergique à la fois, tendit à ce but : être totalement vierge, d'esprit comme de corps, par une concentration en Dieu de toutes les puissances tendres encore de son âme.

Une période d'épanouissement, depuis la maternité divine jusqu'au Cénacle. Marie mit au monde Jésus, le fils de sa virginité; et son âme, sous l'action du Saint-Esprit, s'épanouit, se dilata progressivement, jusqu'à rappeler les dimensions

de l'âme de Jésus, jusqu'à embrasser l'ordre entier de la rédemption dans son amplitude.

Une période de consommation, depuis le Cénacle jusqu'à sa mort. Durant cette période pleine de grands mystères, le Saint-Esprit s'appliqua à parfaire son chef-d'œuvre, en lui donnant un fini que notre faible esprit ne peut concevoir. On a parlé de « ce je ne sais quoi d'achevé, que le malheur ajoute aux grandes vertus ». Le Saint-Esprit, par des aspirations célestes très brûlantes d'une part, par une amoureuse soumission à la volonté divine de l'autre, consumma, mieux incomparablement que le malheur n'aurait pu le faire, la sainteté transcendante de son épouse.

Le point ultime, la conclusion logique de cette œuvre de consommation, fut la mort de Marie : mort souverainement douce, détachement sans secousse de son âme des liens du corps, que la flamme du céleste amour consuma suavement.

Marie mourut, nous dit l'Église, comme fille d'Adam. Dieu lui avait restitué tous les privilèges départis à Adam, avec mesure comble, sauf le privilège de l'immortalité. Elle mourut également par une ressemblance nécessaire avec son divin fils, qui goûta la mort pour nous.

Il semblerait que cette ressemblance soit en défaut, en ce que la mort du Sauveur fut très amère et celle de Marie fut très douce. Mais n'oublions pas que Marie, au pied de la croix, participa à toute l'amertume de la mort de son fils, que là elle subit dans son cœur si aimant une mort de sympathie, une mort mystique, qui la consacra reine des martyrs. Ayant alors recueilli toute l'amertume des souffrances extérieures et intérieures de Jésus, ce qui permet de lui appliquer les paroles du prophète : *Votre angoisse est grande comme la mer!* il ne lui restait plus qu'à accepter la mort réelle, mais sans amertume cette fois. Autant la première mort, la mort de sym-

pathie avec Jésus mourant, avait été amère ; autant la seconde mort, la mort réelle, fut exempte de toute souffrance et de toute douleur, autant elle fut imprégnée d'onction très suave.

Ah ! le beau, le divin spectacle que celui de la mort de Marie ! Jésus, cela n'est pas douteux, descend du ciel pour recevoir l'âme de sa mère, la prendre dans son cœur divin, et l'introduire dans l'éternelle béatitude. La joie des anges et des saints est indicible ; les apôtres et les premiers fidèles, quoique affligés de perdre la présence sensible de leur mère, surabondent d'intime consolation. La mort de Marie est le type très doux et très pur de la mort des justes, qui ayant crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences (*Gal.*, v, 24), ayant porté jusque dans leurs corps la mortification de Jésus (*II Cor.*, iv, 10), remettent leur âme en toute confiance entre les bras de la divine miséricorde ; ils n'oublient pas qu'ils sont pécheurs, ils s'humilient plus que jamais au moment

du dernier passage : mais Dieu, qui voit en eux l'image de son fils crucifié, ne permet pas que leur suprême agonie soit troublée, il leur ouvre un sein paternel ; et ils s'endorment paisiblement en lui. La mort d'un chrétien immortifié ne saurait avoir cette sérénité ; elle est plus ou moins pleine d'illusion et d'angoisse.

O Marie, nous sommes décidés à tout faire pour mériter une mort qui ressemble même de loin à la vôtre. Faites-nous embrasser la croix, mettez en nous un grand esprit de pénitence, et veillez maternellement sur notre mort qui, grâce à votre protection, sera confiante et bénie.

---

## XXIII

*L'Assomption de Marie*

L'âme de Marie s'est envolée au ciel.

Son corps est resté sur la terre : que va-t-il devenir ? Le corps de Marie, c'est encore Marie.

Comment admettre que, pour une partie d'elle-même, Marie demeure sans privilège, soumise aux lois communes, alors que toute sa personne auguste, toute sa vie est un tissu de privilèges ? D'autant plus que son corps est la source bénie où Jésus a puisé son existence terrestre, que de sa chair a été faite la chair du Verbe incarné, que son sang virginal est l'origine du sang rédempteur.

Le Fils de Dieu se devait à lui-même, il devait à sa mère, de la glorifier jusque dans son corps ; et il la glorifia effectivement ainsi, en réunissant, sous un bref

délai de trois jours, ce corps très pur à l'âme qui venait de le quitter, en transportant au ciel Marie ressuscitée. Ce fut là pour elle un triomphe inénarrable, qui constitue la fête éternelle de son assumption, dont nous célébrons la mémoire ici-bas avec une filiale allégresse.

Jésus a conféré à certains saints ou saintes comme un privilège d'incorruptibilité : leurs corps, embaumés des parfums de la pénitence, échappèrent à la corruption du tombeau.

Ce privilège n'eût pas suffi pour la mère de Jésus. Son corps, si divinement pur, exempt de toute concupiscence, qui communiqua au Fils de Dieu sa vie humaine, ne pouvait pas être détenu dans une tombe, demeurer englouti par la mort. Qu'elle goûtât la mort en passant, c'est tout ce que Marie devait à sa ressemblance avec son fils. Cette même ressemblance exigeait une prompte résurrection de gloire et d'immortalité.

Ressuscitée, Marie monte directement au

ciel. Il n'y avait aucun motif pour qu'elle demeurât sur la terre, comme Jésus ressuscité y demeura pour confirmer la foi de ses disciples. Le lieu d'un corps glorifié, c'est le ciel. Le ciel appelait Marie, *aspirait* Marie; elle y monta au milieu des transports des saints et des anges descendus à sa rencontre.

L'assomption de Marie répond à l'ascension de Jésus. Mais la diversité des termes indique une différence entre les mystères. Là où Jésus monte, Marie fut enlevée et transportée. Jésus était Dieu; il entra par lui-même au ciel son éternel apanage, il prit à la droite du Père une place qui était sienne. Marie était une créature : or la créature la plus divinement méritante ne saurait franchir le voile qui cache la face de Dieu, sans que Dieu la prenne et l'introduise en sa présence béatifiante. Marie, en sa suprême glorification, fut donc prise par la main de Dieu : comme d'ailleurs elle avait été prise par lui dans son immaculée conception, prise par lui au moment de sa

maternité divine. Le Saint-Esprit s'empare de Marie pour la préserver du péché, il s'empare d'elle pour en faire une mère de Dieu, il s'empare d'elle pour la mettre au ciel à la droite de son fils. L'existence de Marie nous apparaît comme une série d'assomptions, ou plutôt comme une assomption indiscontinue qui, par degrés toujours plus sublimes, se consomme avec son entrée dans la gloire. Avec quelle humilité Marie reconnut et glorifia en elle-même ces prévenances de Dieu ! *Fecit mihi magna qui potens est.*

Pour nous consoler du départ de Marie, l'Église nous dit que là-haut elle intercède pour nous avec plus d'assurance et d'efficacité. La glorification de son corps virginal n'est pas étrangère à cette puissance d'intercession. De même que là-haut Jésus présente à son Père ses plaies sacrées, et le fléchit ainsi à nous faire miséricorde, de même Marie présente à Jésus le sein qui l'a porté et allaité, et par là elle nous obtient une surabondance de grâces.

O Marie, nous applaudissons à votre assumption merveilleuse ; nous admirons comment Dieu vous a prise dans votre incomparable humilité pour vous élever jusqu'au plus haut point de la gloire. C'est bien là le secret de votre élévation : vous étiez la plus humble des créatures.

Oh ! permettez-nous de considérer comme nôtres les grâces que Dieu vous a faites, et qui vous ont trouvée si humble, si fidèle. Le Saint-Esprit vous a prise au jour de votre immaculée conception ; avec une miséricorde toute semblable il nous prend au jour de notre baptême. Il vous a prise pour faire de vous une mère de Dieu ; il nous prend pour faire de nous des enfants de Dieu. Oh ! intercédez en notre faveur, afin qu'un jour nous soyons pris, quoique indignes, pour devenir, par miséricorde, héritiers du ciel, habitants du royaume dont vous êtes la reine. Ainsi soit-il.

---

## XXIV

*Le couronnement de Marie*

Marie au ciel, c'est la nouvelle Eve qui prend place à côté du nouvel Adam.

Jésus est roi du royaume céleste; Marie en est la reine. Jésus dépose sur son front une couronne, il l'associe à l'autorité divine qui lui a été conférée sans limites au ciel et sur la terre.

On a dit très justement que la couronne de Marie comporte un triple diadème : elle est la fille bien-aimée du Père, elle est la mère du Fils, elle est l'épouse du Saint-Esprit.

Saint Paul exalte en termes magnifiques (*Heb.*, 1) la royauté éternelle de Jésus-Christ par dessus les excellences des anges. Il est le Fils consubstantiel au Père, alors que les anges ne sont que les exécuteurs des

ordres divins; il est le Verbe créateur, ils ne sont que des créatures.

De même, toute proportion gardée, la maternité divine emporte avec elle quelque chose de transcendant et d'infini, qui relève Marie au-dessus des chœurs angéliques les plus étroitement adhérents à Dieu. Les chœurs des anges rendent à l'incomparable créature l'hommage de leur dépendance et de leur soumission; ils la reconnaissent pour leur reine.

Quelle gloire pour nous, créatures humaines si fort en dessous des purs esprits angéliques, de pouvoir saluer en Marie notre sœur la reine des anges comme des saints, la reine de toute la cité céleste!

A cette dignité de reine, solennellement conférée à Marie par la Très Sainte Trinité, est attachée une autorité royale qui s'exerce sur les hommes et sur les anges : sur les hommes, pour les amener au salut; sur les anges, pour les employer au salut des hommes.

Il nous sera doux d'étudier en quelle

manière Marie déploie son empire de reine à notre profit, pauvres pécheurs.

Marie contribue à assurer notre salut sous trois aspects : comme suppliante, et par voie de suffrage ; comme avocate, et par voie d'intercession ; comme reine et par voie de commandement.

1° Marie prie pour nous, car elle est une créature : mais comme elle a toujours plus souverainement au Seigneur<sup>1</sup>, sa prière possède une efficacité impétratoire que n'a pas la nôtre, elle fait violence au cœur de Dieu.

2° Marie plaide en notre faveur ; elle s'attache à détruire les chefs d'accusation que le diable formule contre nous pour troubler nos derniers moments ; elle fait valoir auprès de Dieu nos pauvres mérites, et surtout notre repentir ; elle se prévaut de la connaissance qu'elle a de l'intime de notre cœur<sup>2</sup>, elle désarme la justice, elle fléchit la suprême miséricorde.

1. *Sola sine exemplo placuisti Domino nostro Jesu Christo.*

2. Le diable ne connaît que conjecturalement nos dispositions intimes ; grâce à la lumière que le Saint-Esprit lui donne, la Sainte Vierge voit le fond des consciences.

3° Marie enfin commande : qu'est-ce à dire ? Saint Pierre Damien nous la montre qui « se présente à l'autel d'or de notre réconciliation, à titre de dame et non de servante, non comme qui prie, mais comme qui commande<sup>1</sup> ». Encore une fois, qu'est-ce à dire ? Ici-bas Marie commandait à son fils Jésus ; gardons-nous de croire qu'elle lui commande au ciel où Jésus ne garde rien des assujettissements de sa vie terrestre. Mais disons que Marie commande, comme associée à l'autorité de son fils et en son nom. Elle est autorisée à dire : *Je veux que telle âme soit sauvée* ; et la volonté de Marie, quoique dépendante de celle de Jésus, s'accomplit. Elle s'accomplit, non pas en ce sens que l'âme serait sauvée en état de péché mortel, mais en ce sens que Marie obtient victorieusement sa justification et son salut.

Elle est à même de confondre l'inferral accusateur, en affirmant là où il existe la vérité du repentir.

1. Ces paroles de saint Pierre Damien se trouvent au II<sup>e</sup> Nocturne de l'office liturgique de Notre-Dame de la Sainte Espérance. *De nativ. B. M. V.*, sermo.

O Marie, dites une telle parole en ma faveur, commandez que je sois sauvé, ô Mère de Dieu, ô reine du ciel : nul n'y entre sans recourir à vous, et le pécheur le plus désespéré peut y entrer avec votre appui. Priez pour nous, ô Marie, plaidez notre cause auprès du tribunal de Dieu, enfin commandez que les portes de la patrie céleste s'ouvrent pour tous les pécheurs repentants et contrits.

---

## XXV

*La médiation de Marie*

Le Sauveur, dit saint Paul, est monté au plus haut des cieux pour remplir toutes choses; *ut impleret omnia* (*Eph.*, iv, 10), comme le soleil parvenu à son zénith inonde de ses rayons tout l'hémisphère qui lui est soumis.

De même Marie est montée au-dessus de toute créature, elle a pris place au côté de son fils, pour remplir le monde entier de ses influences sanctifiantes.

Marie est présente à tous les points de l'univers catholique, cela est certain; le concert de la prière qui monte vers son trône est universel. Présente à tous les points de l'espace, elle l'est aussi à tous les points du temps; elle a été invoquée dès les commencements de l'Église, les vieilles liturgies en font foi; et il semble qu'avec

le cours des siècles son culte, bien loin de diminuer, grandit toujours.

Autant se prolonge, dans l'espace et dans le temps, l'influence de Jésus le divin soleil, auquel nul être humain ne se soustrait, aussi loin s'étend l'influence de Marie.

Jésus comme Homme-Dieu est constitué médiateur entre son Père céleste et l'humanité : de même, Marie est la médiatrice providentiellement désignée entre son divin fils qui est le Sauveur de tous et l'humanité pécheresse.

Il est requis d'un médiateur qu'il ait quelque chose de commun avec les deux termes qu'il rapproche et réunit. Jésus, chargé de réconcilier les hommes avec Dieu son Père, est à la fois homme et Dieu, Dieu comme son Père, homme comme nous ; c'est en sa qualité d'Homme-Dieu qu'il est notre médiateur vis-à-vis du Père, et nul ne va au Père que par lui. (*Joan.*, XIV, 6.)

De même, Marie est la médiatrice indiquée entre son divin fils et les pauvres

pécheurs, parce que, simple créature comme nous, elle est exempte de tout péché à l'image de Jésus.

Toute la richesse de la rédemption s'est déversée dans son âme pour l'exempter du péché; et par elle, elle se reverse sur nous pour nous retirer du péché. Elle est, nous l'avons dit, la grande rachetée; or l'être qui tient le point culminant dans une série d'êtres répand son influence sur tous ceux qui la constituent.

Tel est l'ordre que Dieu s'est plu à suivre dans son inscrutable sagesse. Par Marie, il nous donne tout : le Sauveur, puis les grâces qui sauvent. Le mouvement de diffusion de la divine bonté sur les créatures humaines se produit par Marie; et par elle également ces créatures opèrent vers Dieu leur mouvement de retour et de concentration. Dieu se sert de Marie pour venir à nous; il se sert d'elle pour nous ramener à lui.

O merveilleuse médiation, qui implique communication très ample à Marie de la

charité éternelle de Dieu à notre égard, qui nous la révèle comme épouse du Saint-Esprit! Elle n'est pas la source de la grâce, mais elle est le canal par où s'écoulent toutes les eaux vives du salut. Elle n'est pas la tête divine de laquelle tous les membres dépendent; mais elle est, cette comparaison est usitée par de pieux auteurs, le cou, beau comme une tour d'ivoire, comme la tour de David, qui rattache tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ à leur tête divine.

O Marie, si nul ne va au Père que par son Fils Jésus, nul ne va à Jésus que par vous. Jésus vous a départi le domaine entier de la miséricorde; votre rôle consiste à nous procurer le pardon et le salut.

Non seulement vous n'avez pas à exercer la justice à notre égard, mais vous nous disputez à la justice, comme une mère qui ne peut se résoudre à voir son enfant même coupable périr.

Vous êtes mère : l'enfant le plus coupable, justement exécré pour ses crimes,

trouve un suprême asile dans le cœur de sa mère. Là, dans les profondeurs de ce cœur, Dieu a placé pour lui une réserve de tendresse qui ne s'épuise jamais. Hélas ! Cette tendresse est trop souvent impuissante : elle ne peut réhabiliter une âme flétrie. Vous, ô Marie, ô mère de miséricorde, qui nous aimez avec un amour invincible<sup>1</sup>, vous pouvez réhabiliter les coupables, restituer aux âmes flétries leur vigueur et leur beauté. Et comment ? En les rendant vraiment pénitentes. Ah ! de grâce inspirez-nous ces sentiments de vraie pénitence, et par vous nous serons sauvés !

1. Expression de saint Pierre Damien.

---

## XXVI

*Marie et l'Église*

Par suite de sa qualité de médiatrice, Marie exerce sa maternelle influence sur toute l'Église. Elle fait, dans un sens, partie de l'Église; mais, dans un autre sens, elle lui est transcendante, elle la dépasse, elle la domine, elle l'informe.

En réalité, toute l'œuvre du Saint-Esprit, dans la rédemption du monde par l'Homme-Dieu Jésus-Christ, se résume à avoir créé deux vierges : la première, la Vierge Marie, mère de Jésus; la seconde, cette vierge, épouse de Jésus, qu'est l'Église, vierge collective, et néanmoins une, de laquelle saint Paul dit en parlant aux premiers fidèles : « J'ai promis de vous présenter, vierge chaste, à l'unique époux Jésus-Christ. » (II *Cor.*, xi, 2.)

La seconde vierge, l'Église, est en dépendance de grâce vis-à-vis de la première, Marie ; et sa beauté, qui lui gagne le cœur de son époux, consiste à refléter la beauté de la Vierge Marie, sans arriver à la reproduire complètement.

Marie s'emploie, comme instrument du Saint-Esprit, avec un tout maternel amour, à graver dans l'Église, épouse de son fils, les traits de la physionomie de grâce, dont le Saint-Esprit l'a dotée elle-même.

Pour ce faire, elle agit, elle influe sur chacun des membres de l'Église, et sur l'Église prise dans son ensemble ; car c'est l'Église en son unité qui exprime l'image de Marie, encore qu'elle ressorte en chacun de ses membres.

Au fond, ce travail surnaturel et délicat tend à produire dans les âmes et dans l'Église la ressemblance de Jésus : car Marie, c'est Jésus avec toutes ses perfections, moins la divinité, c'est Jésus plus près de nous, c'est Jésus plus accessible et plus imitable.

Arrêtons-nous à considérer ce ravissant spectacle : Marie épouse et instrument du Saint-Esprit, travaillant très intérieurement à la sanctification de l'Église.

Il se fait dans l'Église une double distribution de grâces : l'une intime et secrète, par les appels intérieurs, par les motions qui préviennent notre volonté, par les secours d'en haut qui la fortifient, en un mot, par une latente infusion de lumière et d'énergie ; l'autre, publique, sensible, et comme officielle, par l'application des sacrements. Cette dernière distribution est requise à la visibilité de l'Église : elle est confiée à la hiérarchie sacerdotale, qui y prépare les âmes par la prédication.

Mais la première distribution est confiée à la Sainte Vierge, elle est son œuvre propre ; et c'est ainsi que l'on peut dire que toutes les grâces qui descendent invisiblement sur nous passent par le cœur de Marie.

Remarquons que les sacrements ne produisent leur effet dans les adultes qu'autant

que l'âme est préparée à les recevoir, moyennant certaines dispositions; or ces dispositions sont formées en nous par les grâces actuelles dont Marie a la dispensation. En sorte que, en dernière analyse, tout dépend d'elle. Même en ce qui concerne le baptême des enfants, il est légitime de dire que Marie obtient par ses prières à chacun de ces petits régénérés que le baptême lui soit conféré en temps utile.

O Marie, nous ne craignons pas de vous faire trop grande, en vous dépeignant ainsi : car votre grandeur vraie dépasse nos faibles pensées ; et votre bonté, votre douceur pour nos pauvres petites âmes, dépasse encore votre grandeur.

O Marie, fontaine inépuisable de toutes les grâces qui préviennent, soutiennent et font persévérer les âmes, nous sommes suspendus à votre sein maternel : nourrissez-nous du lait si pur de la grâce divine, afin que nous croissions dans l'ordre du salut.

Imprimez votre image dans la sainte Église, afin qu'elle soit pleinement agréable à Jésus-Christ son époux, afin qu'elle soit, elle en qui toutes nos âmes sont fondues, la vierge chaste digne des éternels embrassements du Verbe incarné.

---

## XXVII

*La mère de la Belle Dilection*

« Je suis la mère de la Belle Dilection, de la Crainte, de la Connaissance, de la Sainte Espérance. » (*Eccli.*, xxiv, 24.) Ces paroles; dites de la Sagesse Éternelle, appliquées à Marie par la sainte liturgie, expriment à merveille son action sanctifiante sur l'Église et sur les âmes.

Ne sortons pas du point de vue de l'Église prise dans son ensemble : Marie tend, par son influence maternelle, à y produire une unité d'âmes. Mais réfléchissons qu'il y a dans l'Église une double unité : l'unité de la foi et l'unité de la charité.

L'unité de la foi se fait par l'adhésion des cœurs aux vérités révélées et par leur confession publique. En ce dernier sens, l'unité de la foi est extérieure et visible ; elle forme le lien de l'Église visible.

Elle dépend de Pierre, qui a émis le premier la formule compréhensive de toute la foi de l'Église, en disant à Jésus-Christ : *Vous êtes le Fils du Dieu vivant !* et qui, par la bouche de ses successeurs infailibles, maintient intacte, à l'encontre de toutes les hérésies nées de l'enfer, cette confession primordiale.

Mais dans cette unité extérieure de la foi, sous les signes des mêmes sacrements comme dans les mailles d'un mystérieux filet, se trouvent confondus des poissons bons et mauvais, de bons et de mauvais chrétiens.

Dès lors l'unité de la foi n'est pas l'unité définitive : derrière elle, à son abri, s'élabore une autre unité, celle-là définitive, l'unité des bons dans le lien de la charité, l'unité des âmes en état de grâce, l'unité des chrétiens vraiment spirituels, c'est-à-dire soumis docilement à la motion du Saint-Esprit.

Marie travaille à établir l'unité des croyants ; nous avons montré comment sa

foi est le fondement, la forme de notre foi ; et l'Église lui donne cette louange, que *seule elle a exterminé toutes les hérésies dans le monde entier*. Mais elle ne s'arrête pas à cette unité nécessaire, mais préalable ; elle s'emploie maternellement, infatigablement, à établir, à maintenir, et à accroître dans l'Église et entre les âmes l'unité de la charité ; et c'est pour cela qu'elle est appelée « la mère de la Belle Dilection ». La Belle Dilection, c'est la charité, en laquelle tout se consomme, et qui est le lien des élus dans la patrie céleste.

Qui nous dira combien l'action de Marie, pour amener tous les cœurs à vivre de la vie de la charité, est douce, efficace, persuasive ? Elle fait naître dans les âmes toutes les dispositions de foi, de crainte de Dieu, d'aversion du péché, d'espérance et de confiance, d'amour initial, qui les préparent à l'infusion de la charité ; au moment voulu, le plus souvent sous l'action d'un sacrement, la suave et belle vertu fait son apparition, elle amène avec elle le cortège

des vertus infuses, elle s'établit en reine dans le domaine intérieur de l'âme, elle en règle les affections; de cet ordre se dégage une beauté qui attire les complaisances de Dieu.

O Marie, la plus aimable, la plus aimante et la plus aimée des créatures, enseignez-nous quel est le prix de la charité; procurez-nous cette perle précieuse; faites-nous comprendre comment, là où elle existe, elle ne peut demeurer inactive, mais elle stimule l'âme à tous les sacrifices, elle la rend forte et généreuse, elle l'exerce infatigablement à la pratique de toutes les vertus.

O mère de la Belle Dilection, vous avez vraiment aimé Dieu d'un amour insatiable et souverain, qui vous transportait hors de vous-même. Vous vous teniez unie à lui de telle sorte, que vous voliez partout où vous appelait son bon plaisir. Vous vous portiez, avec un élan capable d'entraîner le monde entier, à l'accomplissement de sa volonté en toutes choses, sans

le moindre retour sur vous-même. L'amour de Dieu a fait de toute votre vie un héroïsme continuel de vertus paisibles, un sacrifice silencieux d'agréable odeur.

Oh! ne permettez-pas que nous nous arrêtions jamais dans l'amour de Dieu, comme si nous pouvions l'aimer assez. L'amour n'est vrai que si, toujours mécontent de lui-même, il demande sans cesse à grandir. Nous comptons sur votre charité maternelle, ô Marie, pour que cet accroissement se vérifie en nous, en sorte que, montant progressivement par l'humilité jusqu'à la pureté de l'amour, nous méritions de voir Dieu qui se découvre aux cœurs purs, de posséder Dieu qui se livre aux cœurs aimants.

---

## XXVIII

*La mère de la Crainte*

Marie, qui engendre dans les cœurs la Belle Dilection, y engendre aussi la Crainte.

La crainte, à savoir la crainte de Dieu, cette crainte tant exaltée dans les saints livres, est une disposition indispensable à recevoir la charité; et, quand la charité est dans un cœur, épurée par son voisinage mais non pas détruite, la crainte l'y conserve.

Il est une crainte servile que la charité élimine; la crainte filiale, la crainte de perdre par le péché Dieu et son amour, est la compagne inséparable de la charité; elle en est aussi la gardienne.

Nous n'avons jamais ici-bas la certitude absolue que vraiment la charité vit et règne dans nos cœurs; nous n'avons que des signes, assez rassurants, il est vrai,

pour nous libérer d'une cuisante inquiétude, de sa présence en nous. « Jeanne, êtes-vous dans la grâce de Dieu ? demandait insidieusement à Jeanne d'Arc un de ses juges. — Si j'y suis, répondit Jeanne déjouant le piège, je prie Dieu de m'y garder ; si je n'y suis pas, je le prie de m'y mettre. »

Tels sont les sentiments des saints : ils ne doutent jamais de l'amour dont Dieu les aime ; mais encore qu'ils aient des signes rassurants de leur état de grâce, ils ne sont jamais satisfaits de l'amour dont ils aiment Dieu ; ils ne croient l'aimer un peu qu'autant qu'ils ont un désir insatiable de l'aimer toujours plus et toujours mieux. La crainte de ne pas aimer Dieu comme il faut l'aimer les tient en haleine, les presse, les stimule sans cesse : « La charité du Christ nous aiguillonne » (II *Cor.*, v, 14), s'écriait l'Apôtre. Voyant combien le Christ nous a aimés, nous comprenons que nous ne l'aimons jamais assez, et nous voulons à tout prix l'aimer davantage.

O crainte salutaire et sanctifiante ! C'est elle que Marie, la mère de la Belle Dilection, engendre dans le cœur des élus ses enfants.

Elle implique l'horreur du péché, de tout péché. Saisis de cette horreur, les saints ne cherchent pas à distinguer si le péché est mortel ou véniel ; « l'âme vraiment pure, dit Bossuet, n'est pas si savante<sup>1</sup> » ; il leur suffit que le péché soit une injure à Dieu, une opposition à son éternel amour, pour que, même léger, ils le fuient plus que mille morts. Et comme, bien que marchant dans la voie de la sainteté, ils ne laissent pas d'être pécheurs et de commettre parfois le péché, la crainte de Dieu produit en eux une véritable haine d'eux-mêmes, un esprit de pénitence insatiable, et une inconcevable humilité.

L'humilité, fille de la crainte de Dieu, est le signe des élus, comme l'orgueil est la marque des réprouvés : ainsi parle saint

1. *Oraison fun. de Marie-Thérèse.*

Grégoire. Marie, qui n'avait pas connu le péché, fut la plus humble des créatures; par là elle est l'antithèse de Satan, le roi des orgueilleux, alors qu'elle est la reine et la mère des humbles. Satan, par son orgueil, a été précipité du haut du ciel; Marie, par son humilité, est montée au plus haut des cieux. En Satan s'est réalisé le mot du Sauveur : *Celui qui s'exalte sera humilié*. En Marie, le mot parallèle : *Celui qui s'humilie sera exalté*. Il n'eût servi de rien à Marie d'être la mère de Dieu, si elle n'eût été humble.

En son *Magnificat*, Marie chante le triomphe de l'humilité. Elle voit un jugement de Dieu qui s'exerce continuellement dans le monde des âmes; et ce jugement consiste à abattre les superbes et à exalter les humbles. Dès qu'une âme s'ouvre à l'orgueil, elle sent que Dieu lui résiste et ruine ses projets : par contre, il suffit qu'une âme s'ouvre à l'humilité, pour que Dieu s'incline vers elle et lui donne sa grâce. Ainsi il arrive que des âmes justes per-

dent leur justice, et que des âmes pécheuses sont justifiées.

Ouvrez nos yeux, ô Marie ; faites-nous voir ce spectacle qui vous frappait d'admiration, quand vous chantiez votre *Magnificat* ; accompagnez cette vue d'une impression très vive de crainte de Dieu, qui engendrera dans nos cœurs la sainte humilité ; et, par elle, nous monterons au comble de la charité.

---

## XXIX

*La mère de la Connaissance*

La science, celle qui pénètre jusqu'à la solution des plus mystérieux problèmes, depuis le paradis terrestre, a toujours séduit l'âme humaine.

L'homme veut savoir : c'est un noble besoin. Dieu ne se refuse pas à le satisfaire, puisque c'est lui qui en est l'auteur ; mais il demande à sa créature l'humble soumission de la foi, comme condition indispensable pour arriver à la vraie science.

La science à laquelle l'homme aspire est celle du bien et du mal : saisir la démarcation du bien et du mal dans ses lignes profondes, jusqu'à la séparation finale des bons et des méchants, qui terminera le grand débat où s'agite l'humanité, n'est-ce pas là, en effet, le dernier mot de

toute chose, l'explication du mystère de la vie?

Mais, précisément à ce point de vue, il est une fausse science qui a égaré l'humanité par des rêveries malsaines, par des confusions d'idées, par le mirage d'une réhabilitation des méchants et des démons eux-mêmes dans laquelle la distinction nécessaire du bien et du mal viendrait à disparaître.

A côté de cette fausse science, il y a une connaissance vraie de laquelle Marie est la mère.

Quelle est cette connaissance qui résume dans une formule le mystère de tous les siècles? C'est la connaissance de Jésus et de Jésus crucifié (I *Cor.*, II, 2) : cette connaissance résoud le problème angoissant du bien et du mal; car elle nous montre, la possibilité pour les pécheurs d'une réhabilitation puisée dans les mérites d'un Homme-Dieu, et s'effectuant en eux par la pénitence.

Elle dérive de Marie, qui seule a tout

connu de Jésus victime pour nos péchés. Là-haut, le Père est seul à connaître adéquatement son Fils; ici-bas, Marie seule a connu parfaitement son fils, seule elle a pénétré tout le secret du cœur endolori et agonisant de Jésus.

Cette connaissance que Marie a de son fils Jésus, elle veut la transmettre à ses enfants d'adoption : et ce n'est pas une connaissance sèche et purement spéculative, mais expérimentale et amoureuse; elle mène, par les sommets de l'intelligence illuminée, à cette sagesse sublime que saint Paul appelait « la folie de la croix ».

O connaissance admirable réservée à la foi du chrétien, et qui demande la chaleur de la charité pour s'épanouir!

A la lumière qui tombe de la croix de Jésus, l'énigme du bien et du mal se résoud, l'énigme de la mort et du tombeau s'éclaire, l'énigme d'un Dieu, à la fois infiniment juste et infiniment miséricordieux, se laisse pénétrer. Le péché apparaît

dans son effrayante réalité; mais l'amour divin en a raison. Cédant à la force victorieuse de son amour, Dieu s'incline vers l'humanité pécheresse, et il la relève jusqu'à s'en faire une épouse aimée et honorée.

Marie est placée au centre même de ce mystère de réconciliation; la rencontre de Dieu et de l'humanité s'est accomplie en elle et par elle. Elle a grâce pour donner aux hommes le sens exact du mystère, et surtout pour leur en communiquer le goût intérieur.

L'Église sans doute ne cesse de prêcher Jésus et Jésus crucifié; mais Marie, instrument du Saint-Esprit, fait entrer la prédication de la croix de Jésus jusqu'au fond des cœurs pour y opérer la conversion et le salut.

O Marie, celui qui aime véritablement ne saurait supporter les ténèbres : il lui faut la lumière et la pleine lumière. Ah! faites que nos âmes s'ouvrent à cette pleine lumière qu'est la connaissance de

Jésus dans ses sublimes grandeurs et dans ses ineffables abaissements. Faites aussi que nos âmes marchent courageusement dans la lumière reçue, sans essayer de se dérober à la conséquence qu'elle comporte : accepter intégralement la loi de l'amour, la loi imposant le sacrifice complet de soi-même au bien-aimé.

O amour qui s'augmente par la connaissance, ô connaissance qui s'augmente par l'amour ! O accroissement de la connaissance et de l'amour qui aboutit à l'éternelle vision de Dieu, à l'infinie béatitude !

---

## XXX

*La mère de la Sainte Espérance*

L'amour est ici-bas dans un état souffrant : car il est privé de la pleine jouissance de son objet qui est Jésus-Christ possédé sans voiles, qui est Dieu vu face à face.

Il a besoin de s'alimenter d'espérance, de sainte espérance, pour supporter les misères et les tristesses de l'exil terrestre.

Celui qui se sent pèlerin dans le désert de cette vie, celui qui soupire vers la fontaine de la vie éternelle, celui-là, dit saint Augustin, comprend le langage de l'amour.

L'homme content et satisfait des biens d'ici-bas montre qu'il n'a pas l'idée du Bien immense et infini, de ce Bien substance de tout bien, que Dieu daigne nous promettre dans la vie future.

L'homme est porté par l'instinct même

de sa nature à se faire dans les satisfactions licites de la terre comme un lit où il s'endort, oublieux des joies éternelles ; mais Dieu, dit saint Augustin, bouleverse ce lit, il trouble notre repos par les tribulations qu'il nous envoie ; et c'est là l'effet d'une grande miséricorde.

Combien d'âmes ne désirent le rafraîchissement, la lumière et la paix de la vie éternelle, que par suite des épines qui les blessent et les ensanglantent dans les sentiers de cette vie !

Heureuse l'âme qui, avant l'heure des désillusions, se détourne généreusement des joies de la terre, qui ne veut pas y goûter, parce qu'elles n'ont rien de commun avec le vrai bien vers lequel seul elle aspire.

Heureuse l'âme qui, altérée de Dieu, ne trouve de rafraîchissement ici-bas que dans les croix qu'elle porte, ou bien auxquelles elle est clouée pour l'amour de Dieu !

« Ou souffrir ou mourir, clamait une âme ainsi pénétrée du véritable amour. — La

croix seule me fait patienter, en attendant la mort qui me donnera Dieu. »

La Sainte Espérance, que Marie engendre dans les âmes avec la Belle Dilection, leur inspire, sinon du premier coup tant d'héroïsme, au moins un désir ardent et vrai de la vie éternelle. Elle réalise en elles le vœu si souvent exprimé par l'Église dans ses oraisons, que ses enfants sachent « mépriser les biens terrestres et aimer les biens célestes, *terrena despiciere et amare caelestia* ».

La Sainte Espérance est à la fois une grande lumière et une grande grâce : elle convainc l'esprit de la vanité de tout ce qui passe et elle en détache effectivement le cœur.

Elle entretient dans l'âme une prière très humble et continuelle : car, dit saint Augustin, ce qui prie en nous, c'est l'espérance et la charité, *spes et caritas orant*. Le bien vers lequel nous aspirons, le bien que nous aimons, étant hors de notre por-

1. *Enchir.*, 2.

tée, il faut prier pour l'obtenir, prier pour être en état de le recevoir.

La Sainte Espérance, qui est l'espérance informée par la charité, produit dans l'âme deux effets qui, à première vue, sembleraient contradictoires : elle la met dans une assiette stable, et en même temps elle lui imprime un grand et vif élan vers le ciel et vers Dieu. L'élan dans la possession de soi-même, le parfait équilibre entre la crainte et la confiance, est la marque d'une âme qui porte en soi la Sainte Espérance.

O Marie, soyez pour nous la Mère de la Sainte Espérance ; soyez même purement et simplement la Sainte Espérance. Vous avez pratiqué très excellemment, étant sur la terre, la vertu d'espérance ; vous avez tout pouvoir pour la fortifier en nous, pour la rendre opérante dans nos cœurs, en sorte qu'elle y produise un parfait détachement de toute créature, et que, perçant l'intérieur du voile où Dieu se cache, elle nous fasse trouver en lui notre béatitude.

## XXXI

**La conversion par Marie**

« *Trahe me post te, Virgo Immaculata, curremus in odorem unguentorum tuorum* : Tirez-moi après vous, Vierge Immaculée; nous courrons à l'odeur de vos parfums. »

Tel est le cri suppliant de toute âme à Marie; telle est la prière, à la fois une et collective, que l'Église lui adresse : « Tirez moi, dit-elle, et nous courrons. »

Marie attire les âmes vers Dieu; elle leur imprime un mouvement vers lui, qui les fait courir et qui les fait monter.

Ce mouvement n'est pas un simple mouvement d'ascension, mais bien aussi de conversion : car l'âme est par elle-même pécheresse, elle ne peut devenir sainte que par un mouvement de conversion continu; de par les restes du péché qui sont

en elle, elle a une adhérence aux créatures; il faut qu'à tout moment elle se détache, elle se détourne des créatures, pour s'attacher, pour adhérer uniquement à Dieu.

Que l'on ne dise pas que ce détachement se fait une fois pour toutes, par une rupture, sans que l'on ait à y revenir! Erreur très dangereuse que celle-là! Le cœur qui cesserait de pratiquer en tout et partout le détachement, se laisserait bien vite reprendre par les attrait des choses d'en bas. Cette illusion, née d'une fausse notion du cœur humain, entretenue par la présomption, a fait tomber dans la tiédeur une infinité d'âmes.

La pratique du détachement, vraie conversion progressive, ne doit prendre fin qu'avec notre vie. A notre mort seulement nous pourrions chanter : « Le lacet a été rompu et nous sommes délivrés, *laqueus contritus est et nos liberati sumus.* »

Nous sommes placés sur un courant. Qui n'avance pas, recule; qui suspend l'effort des rames, est entraîné à la dérive; qui ne

se convertit pas, insensiblement se pervertit.

L'homme, dit l'Écriture, est un être essentiellement changeant, il ne reste jamais dans le même état, *nunquam in eodem statu permanet*. Supposons-le bon : ou il devient meilleur, ou il devient tiède et mauvais : s'il ne passe pas du bien au mieux, il passe du bien au mal.

Cette nécessité de se convertir sans cesse, c'est ce que saint Paul appelle *se renouveler de jour en jour* : « L'homme intérieur, dit-il, se renouvelle de jour en jour. » (II *Cor.*, IV, 16.)

Mais qui donc produira en nous ce renouvellement de jour en jour, cette conversion toujours plus complète ? Le Saint-Esprit sans doute, moteur et sanctificateur des âmes. Mais il se plaît à produire ce beau phénomène par Marie, à savoir par la seule créature qui dans l'humanité n'ait jamais eu à se convertir, parce qu'elle n'a jamais eu rien de commun avec le péché. Et c'est à cause de cette immunité absolue

que Dieu lui a donné une puissance spéciale pour nous convertir.

Convertir les âmes, agir en elles pour les faire revenir entièrement pures à Dieu leur principe : quelle mission glorieuse ! Marie, épouse du Saint-Esprit, en est chargée. Elle participe à tout de Dieu, même à la génération de son Fils : comment n'entrerait-elle pas, instrumentalement mais consciemment, dans le grand œuvre de la conversion et de la sanctification des âmes ? Sans doute elle y entre, telle est la volonté de Dieu qui nous veut tout à lui par Marie, dit saint Bernard ; elle y entre clairvoyante et miséricordieuse, aimante et délicate comme une mère, puissante comme une reine.

O Marie, nous nous livrons entre vos mains pour être convertis ; entreprenez cette œuvre de notre conversion, et ne l'abandonnez pas qu'elle ne soit achevée, c'est-à-dire poursuivez-la durant toute notre vie. Mettez en nous l'humilité, la docilité, qu'elle requiert pour être menée à bonne fin.

O Marie, nous vous en conjurons, convertissez-nous, pour que Dieu soit glorifié en nous, et pour que nous soyons sauvés.

Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous<sup>1</sup>.

1. Cette dernière invocation, à laquelle Sa Sainteté Pie IX avait attaché 100 jours d'indulgence *toties quoties*, a été gratifiée récemment de 300 jours d'indulgence par S. S. Pie X. Mais cette indulgence ne peut être gagnée que par les associés à la pieuse Archiconfrérie de Notre-Dame de la Sainte Espérance, dont le centre est à Mesnil Saint-Loup (Aube) diocèse de Troyes. Cette Archiconfrérie est instituée de telle sorte que chacun des associés accepte une heure déterminée du jour et de la nuit pour y dire la prière à Notre-Dame de la Sainte Espérance, à savoir un Ave Maria précédé et suivi de l'invocation : *Notre-Dame de la Sainte Espérance convertissez-nous*. Elle se compose ainsi de séries de douze associés qui se partagent les douze heures du jour et celles correspondantes de la nuit. Et pour ce motif la Prière à Notre-Dame de la Sainte Espérance se nomme la *Prière Perpétuelle*. Il est admis d'ailleurs et ratifié que les associés, ayant des heures de nuit incommodes, peuvent, sans détriment de l'association, dire la Prière à leur coucher ou à leur lever.

Le Directeur de l'Association est M. le Curé de Mesnil-Saint-Loup, par Palis (Aube).

---

## TABLE DES MATIÈRES

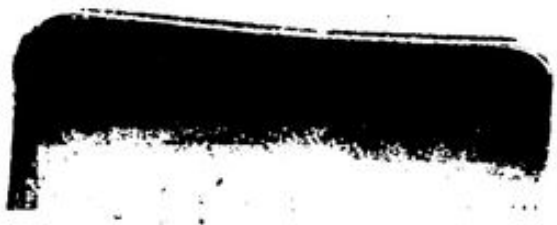
---

	Pages
Avant-propos.....	1
I. — Le Saint-Esprit et Marie.....	8
II. — La Prédestination de Marie.....	13
III. — Marie dans l'Ancien Testament.....	18
IV. — L'Immaculée Conception.....	23
V. — La plénitude de la grâce en Marie.....	28
VI. — La parfaite immunité de tout péché.....	33
VII. — Perpétuelle Virginité de Marie.....	38
VIII. — Le mariage avec saint Joseph.....	43
IX. — L'Annonciation.....	48
X. — La Visitation.....	53
XI. — L'enfantement virginal.....	58
XII. — La Purification.....	63
XIII. — Jésus perdu et retrouvé au temple.....	68
XIV. — Les noces de Cana.....	73
XV. — La vie apostolique de Marie.....	77
XVI. — Marie au Calvaire.....	81
XVII. — Marie et saint Jean.....	86
XVIII. — Marie et Jésus ressuscité.....	90
XIX. — Marie à l'Ascension.....	95
XX. — Marie au Cénacle.....	100
XXI. — Dernières années de Marie.....	105
XXII. — La mort de Marie.....	110
XXIII. — L'Assomption de Marie.....	115

	Pages
XXIV. — Le couronnement de Marie .....	120
XXV. — La médiation de Marie.....	125
XXVI. — Marie et l'Eglise .....	130
XXVII. — La mère de la Belle Dilection.....	135
XXVIII. — La mère de la Crainte .....	140
XXIX. — La mère de la Connaissance .....	145
XXX. — La mère de la Sainte Espérance.....	150
XXXI. — La conversion par Marie.....	154

-154.195

1



## MÊME LIBRAIRIE

**Les Litanies du Saint Nom de Jésus**, expliquées,  
par le Révérendissime Père D. BERNARD MARÉCHAUX,  
abbé de Sainte-Françoise-Romaine. 1 volume in-16  
couronne..... 1 fr. 50  
*franco*..... 1 fr. 65

**Des Grâces d'Oraison**. Traité de théologie mystique.  
*Sixième édition*, revue et augmentée, par le R. P. Aug.  
POULAIN S. J. 1 volume in-8 raisin..... 7 fr. 50  
*franco*..... 8 fr. »

**Pratique de l'Oraison mentale,**

par le P. René DE MAUMIGNY.

I. Oraison ordinaire, *cinquième édition*, *franco*. 2 fr. 50

II. Oraison extraordinaire, *cinquième édition*, *franco*. 2 fr. 50

*Les mêmes*, reliés toile souple grenat, coins arrondis.

Chacun..... 3 fr. »

*franco*..... 3 fr. 25

*Chaque volume se vend séparément.*

**La Vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement**. Ouvrage publié par le R. P. J. TISSOT, supérieur des missionnaires de Saint-François de Sales à Annecy. *Onzième édition*, corrigée et augmentée. 1 volume in-12..... 4 fr. »  
*franco*..... 4 fr. 25

**Le Sacrifice**, dans le dogme catholique et la vie chrétienne, par l'abbé J.-M. BUATHIER, chanoine honoraire de Belley. *Septième édition*, augmentée de fragments posthumes sur le Sacrifice et le Beau. 1 fort volume grand in-12..... 4 fr. »  
*franco*..... 4 fr. 25

**Manrèse Salésien** ou Méditations pour tous les jours de l'année, publié par le R. P. MILLION, missionnaire de Saint-François de Sales à Annecy. *Troisième édition* soigneusement revue et considérablement augmentée. Grand in-12 de 850 pages..... 5 fr. »  
*franco*..... 5 fr. 50

Paris. — DEVALOIS, 144, av. du Maine (11 dans le passage).